

M<sup>me</sup> N. DONDEL DU FAOUËDIC

---

A TRAVERS  
LA PROVENCE & L'ITALIE



---

SOUVENIRS DE VOYAGE



POTIUS MORI QUAM FORDARI

PARIS

L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES  
77, boulevard Saint-Germain.

RENNES

J. VERDIER, LIBRAIRE  
rue Motte-Fablet.

DINAN

J. BAZOUGE, LIBRAIRE  
rue de l'Horloge.

1875

# TABLE

DÉDICACE A L'AMITIÉ..... I

## PREMIÈRE LETTRE

Nantes, 1. — Angers et Tours, 2. — Bourges, 6. —  
Lyon, 12. — Marseille, 17. — La Castellanne et Toulon, 23.

## DEUXIÈME LETTRE

Promenade aux villages de Sainte-Marguerite et de  
la Garde, 26.

## TROISIÈME LETTRE

Sur la Provence..... 29

## QUATRIÈME LETTRE

Hyères..... 34

## CINQUIÈME LETTRE

Les Plâtrières. — Le Pharon..... 42

## SIXIÈME LETTRE

Sur la Provence..... 46

## SEPTIÈME LETTRE

Sur la Provence (suite)..... 49

## HUITIÈME LETTRE

Les Gorges d'Ollioules, 52. — Saint-Mandrier, 53. —  
La Seyne, 55.

## NEUVIÈME LETTRE

Carqueiranne..... 56

## DIXIÈME LETTRE

Fréjus, 58. — Cannes, 59. — Iles Lerins, 60. —  
Monte-Carlo, 60. — Monaco, 62. — Nice et Menton, 63,  
— Le chemin de fer de la Corniche, 64. — Gênes, 65.—  
Villa Pallavicini, 71. — Campo Santo, 75. — Alexandrie.  
Plaisance, Parme, Modène, 83. — Bologne, 84. —  
Rome, 89. — Ancienne Rome, 94. — La Semaine  
Sainte, 107. — Palais de Rome, 125. — Les Cata-  
combes, 136. — Eglises et Basiliques, 145. — Saint-  
Pierre, 167. — Palais du Vatican, 174. — Audiences du  
Saint-Père, 182. — Environs de Rome, 191.

## ONZIÈME LETTRE

Réveil à Naples, 196. — Les églises, 214. — Le  
Musée, 219. — Le Vésuve, 231. — Pompéï, 247. —  
Environs de Naples, Castellamare, 267. — Sorrente, 269.  
— Pœstum et Pausilippe, 270. — Les Lacs, 272. — Les  
Iles, 273. — Les Grottes, 276.

## DOUZIÈME LETTRE

Civita-Vecchia, 280. — Livourne, 284. — Pise, 285.  
 — Florence, 292. — Les Eglises, 295. — Les Galeries  
 Uffizi et Pitti, 306. — Maisons célèbres de Florence, 315.  
 — Pont des Chariots, 321. — San Salvi, 323. — Venise, 326.  
 — Place Saint-Marc, 332. — Vues du Campanile, 339.  
 — La Cathédrale et les Eglises, 343. — L'Arsenal, 357.  
 — Le Lido, 359. — Les Palais, 362. — Palais des  
 Doges, 368. — Les Puits et les Plombs, 378. — Adieux  
 à Venise, 378.

## TREIZIÈME LETTRE

Retour à la Castellanne, 389. — Lac de Garde, 391.  
 — Milan, 394. — L'Echo de la Simonetta, 399. — Les  
 Eglises, 400. — *Il Duomo*, 403. — Saint-Charles Bor-  
 romée, 408. — Saint-Ambroise, 410. — Excursion aux  
 lacs, 416. — Lac de Como, 417. — Lac Maggiore, 420. —  
 Iles Borromées, 423. — Pavie, 423. — Turin, 429. —  
 Vintimille, 433.

## QUATOZIÈME LETTRE

Pèlerinages à Notre-Dame-du-Mai et Montrieux, 435  
 — La Sainte-Baume, 436.

## QUINZIÈME LETTRE

Retour en Bretagne..... 449

## A L'AMITIÉ

---

« Amassons des provisions pour  
l'hiver, l'hiver de la vieillesse.  
» La jeunesse vit d'espérances,  
la vieillesse de souvenirs. »

Rien de meilleur que l'amitié vraie ; rien de plus délicieux que la joie qu'elle verse au cœur de celui qui la possède.

Avec elle on peut s'éloigner sans se séparer, car la pensée ne connaît ni le temps ni l'espace, et l'on reste à jamais unis. Sans amitié pas de vie heureuse, dit un proverbe romain.

L'AMITIÉ ! telle est donc la raison de ces lettres, qui n'ont point été écrites pour le grand jour, et qui devaient être lues à l'ombre de la famille, uniquement éclairées des lueurs de l'affection.

Mais chacun m'a demandé, avec des instances si bienveillantes, mes souvenirs d'Italie ; beaucoup ont mis tant de bonne grâce à solliciter quelques lettres, que j'ai désiré, pour chacun, un tout complet, et non quelque chose de décousu, quelques lambeaux de voyage ; et comment, d'ailleurs, recommencer indéfiniment ?

C'est alors que j'ai pensé à la presse, qui, tout en gémissant cependant, remplirait le but désiré, et que je me suis enfin décidée à relever, pour tous, le voile de mes impressions, que jusqu'à présent je n'avais soulevé que pour ma famille et une seule amie.



riture s'est humanisée, et les pâtisseries élégantes vous offrent à toute heure et à des prix raisonnables, les pâtés chauds, les choux neigeux et les glaces parfumées.

Je me suis endormie en me disant : C'est donc à Venise que je vais me réveiller ! Chaque fois que le train s'arrêtait, m'arrachant au sommeil (car ici c'est le silence qui réveille et le bruit qui endort), cette pensée délicieuse caressait mon rêve ! Venise la belle, l'unique et merveilleuse Venise, la patrie par excellence des rêveurs, des musiciens, des peintres, de tous les artistes en un mot. Venise, la ville la plus singulière qu'on puisse imaginer, qui, par son originalité même, ses rues sont des rivières, ses voitures des gondoles, ses maisons des palais, et par toutes les richesses qu'elle renferme, dernier souvenir de ses splendeurs passées, demeure une des plus belles villes du monde. Quoique sans fortifications, elle passait autrefois pour une place forte des plus importantes de l'Europe. Depuis un siècle elle s'en est allée s'amoindrissant, et sa population a diminué de près de moitié : elle reste à cent et quelque mille âmes, après avoir compté plus de deux cent mille habitants. Alors, aux époques de sa gloire, elle avait quatre mille navires, quarante mille marins et seize mille ouvriers constamment employés dans ses arsenaux.

Venise doit son origine à quelques familles de Padoue qui, pour éviter la fureur des Huns qui incendiaient l'Italie au V<sup>e</sup> siècle, se retirèrent dans le golfe de Venise, sur les lagunes de l'Adriatique, qui occupent une surface d'environ six cents kilomètres carrés.

Cette ville sans pareille, presque entièrement bâtie sur pilotis, se composa d'abord de quatre-vingts flots ; mais elle en compte trois cent six aujourd'hui, reliés les uns aux autres par quatre cent cinquante ponts. Trois cent dix sont d'une seule arche, présentant continuellement à gravir leur cintre si prononcé.

Au milieu de tant de ponts, le Rialto, par ses dimensions et sa beauté, ressemble à un roi dominant ses sujets ; d'une seule arche et tout en pierre, il repose sur plusieurs milliers de pilotis et mesure quarante-huit mètres de long sur quatorze de large, il présente au regard trois passages larges et réguliers ; celui du milieu, tout garni de boutiques, le rend animé comme une place. De tous temps il a toujours été très fréquenté. Sans lui, force est de le reconnaître, les Vénitiens auraient fini par perdre l'usage de leurs jambes.

Depuis le railway, dont la construction a nécessité des travaux gigantesques (le grand viaduc qui traverse la lagune, haut de quatre mètres, long presque de quatre kilomètres, compte jusqu'à deux cent vingt-deux arches), deux nouveaux ponts de fer ont été jetés sur le grand canal, dont les bords jusque là n'étaient reliés que par le Rialto. Le grand canal large, dans certains endroits, de soixante-dix mètres, long d'une lieue, et décrivant à peu près la forme d'un grand S, coupe la ville en deux, et c'est à lui, comme à la grande artère, que viennent aboutir tous les autres canaux. On appelle lagune une sorte de lac ou flaque d'eau épanchée sur un rivage plat. Il y a la lagune morte, marais marécageux et stationnaire, et la lagune vivante que le flot renouvelle. Venise est heureusement pour sa sa-



lubrité bâtie dans la lagune vivante ; mais le jour, il n'y a pas d'illusions ; ces canaux qui charrient toutes les immondices de la ville, dont les ondes troubles et noires sentent parfois mauvais, n'ont rien de séduisant et manquent complètement de charme, sauf le grand canal qui est toujours magnifique. L'on pourrait même croire Venise une ville malsaine à habiter, si la mer, dont les brises viennent purifier l'air, et le flux changer les eaux, ne se chargeait de tout assainir.

Figurez-vous qu'il n'y a pas un trottoir, pas un cordon de pierre le long des maisons. Leur seuil ouvre dans les canaux même et si toutes les villes d'Italie ont leurs rues trop étroites, Venise n'a plus que des ruelles, bien pavées sans doute, mais où l'on passe à peine deux de front, et où le soleil ne pénètre jamais, avec leurs maisons à cinq étages quand elles n'en ont pas huit, et dont les habitants n'ont plus alors pour voisinage que les hirondelles... et les étoiles. On peut circuler en ville sans prendre de gondole, mais en tournant sans cesse sur soi-même dans un réseau inextricable de ruelles, qui vous obligent à faire trois fois plus de chemin. Vous aurez peine à le croire, Venise ne compte pas moins de deux cent quarante-neuf places, grandes comme la main, et de deux mille cent cinquante ruelles, longues et larges comme le doigt, et ornées, comme à Naples, de madones, illuminées tous les soirs et fleuries tous les matins. Souvent, après avoir marché pendant une heure dans ce labyrinthe, dont aucune Ariane ne tient le fil, se retrouve-t-on juste au point de départ.

Venise est idéale à habiter un mois ; mais c'est la ville

des ombres et du silence, jamais de bruit à l'exception des chants et de la musique, pas de voiture, pas de chevaux. Un seul a caracolé sur la place Saint-Marc, celui de Napoléon I<sup>er</sup>, lors des guerres d'Italie. Pas de cochers se gourmandant; au contraire, tous les hommes attachés aux neuf mille gondoles qui circulent jour et nuit, affectent le plus grand calme; pas de phrase, aucune parole inutile, quelques mots de convention, brefs, sonores, pour éviter les chocs au tournant des canaux où les gondoles se rencontrent, se croisent, se rasent sans qu'il arrive jamais d'accident. L'équipage des riches Vénitiens se compose donc d'une gondole en bois sculpté, dont le prix n'excède guère deux mille francs, manœuvrée par deux serviteurs gondoliers, on n'en peut mettre plus, en grande livrée; l'été, on met des tentes ou felzi de couleurs, ce qui relève un peu la tristesse et la monotonie des gondoles, entièrement revêtues de noir, drap ou velours pour les très-élégantes. L'intérieur d'une gondole représente assez bien, en plus grand, les anciennes chaises à porteur, ayant quatre places au lieu d'une seule, mais, comme elles, doublée de velours rouge, avec deux panneaux à glaces mobiles de chaque côté. Représentez-vous donc une vaste chaise du bon vieux temps, posée au milieu d'une barque mince et svelte, avec un long cou à l'avant, qui lui donne assez l'air d'un cygne qui plonge, et vous aurez une juste idée de la gondole vénitienne. Sombre comme la nuit, silencieuse comme la mort, avec son petit édifice au milieu, elle a assez l'air d'une tombe qui passe..... Seule, la gondole de la mort, car ici, défunts ou vivants, tout le monde s'en va en gon

dole, est rouge, ainsi que tout le cortège ; la chasse, les draperies, les porteurs, les assistants, les suivants, tout est flamboyant. Cela m'a fait l'effet d'une marche diabolique, une vision de spectres rouges.

On construit les maisons en gondoles, lesquelles amarrées les unes aux autres, reçoivent les échafaudages. A côté stationnent les gondoles pour le sable et la chaux. L'eau qu'on va chercher bien loin, en terre ferme, pour remplir les citernes garnies d'une épaisse couche de sable, qui l'épure et la rafraîchit, arrive en gondole ; alors s'approchent les porteuses d'eau, dont les seaux de cuivre rouge, sont attachés aux extrémités d'un bâton placé sur leurs épaules, dans un costume aussi laid qu'étrange. Jupe très-courte, jambes et pieds nus, sur la tête chapeau d'homme, vieux tromblon déformé qui jadis fut noir sans s'en souvenir. Quelques-unes sont encore jolies là-dessous.

Le marché passe en gondole, et ces pyramides de légumes, fruits et fleurs, ne trottent pas comme à Naples, elles glissent sans bruit, et vogue la nacelle. Les petits marchands à la criée circulent en gondole, et du quatrième ou du cinquième étage on fait sa provision sans sortir de chez soi. Un léger panier descend au bout d'une ficelle ; le vendeur le charge des produits demandés, la corde remonte, le panier s'agite, et crac en un instant le voilà de retour. Vous voyez donc que la gondole, production naturelle de Venise, est inséparable de la lagune, elles se complètent l'une par l'autre. Et quand on arrive dans cette ville étrange, les gondoles de tous les hôtels vous attendent en gare, comme ailleurs les omnibus. Mais pourquoi cet uni-

forme noir à toutes les gondoles ? L'histoire reste souvent indécise, incertaine, et sa clarté douteuse s'en va s'affaiblissant d'autant plus qu'elle plonge plus avant dans les ténèbres du passé. Ici il y a deux versions : l'une raconte qu'un grand seigneur, reconnu aux couleurs de sa gondole, fut assassiné un soir qu'il rentrait chez lui. Les coupables n'ayant pu être retrouvés, le doge décida qu'à l'avenir, les gondoles seraient toutes peintes de la même couleur, en noir, comme signe de deuil d'abord, ensuite pour les confondre toutes sans pouvoir en reconnaître aucune. Il décréta également qu'on ne pourrait plus les décorer d'ornements et d'armoiries, comme on l'avait fait jusque là. L'autre version rapporte que le luxe et la richesse des gondoles, garnies de tapis rares, revêtues d'or, de peintures et de mosaïques, étant poussés jusqu'à la folie, un édit parut pour arrêter ce torrent, et Venise, comme la France, à tant de reprises, eut à son tour des lois somptuaires.

Voici ce qu'on lit à ce sujet :

« Les tendances au luxe avaient fait instituer un tribunal des pompes, dont les ordonnances défendaient  
» à tout Vénitien, noble citadin ou autre, de porter  
» aucune étoffe bordée de frange, de galon d'or ou d'argent, on ne souffrait pas même l'acier ou le jais et  
» toutes choses reluisantes; les livrées, les peintures et  
» les dorures des gondoles furent alors prohibées; il n'y  
» avait d'exception qu'en faveur des étrangers et des  
» novices, c'est-à-dire des nouvelles mariées. Les premiers étaient dispensés des règlements pendant six  
» mois seulement, et les mariées pouvaient porter une

» frange d'or rehaussée d'un fil de perles au bas de  
 » leur jupe pendant les deux premières années de leur  
 » mariage ; mais l'arbitraire de cette loi, sur les toi-  
 » lettes surtout, la rendit impraticable, et comme toutes  
 » les lois somptuaires, elle ne tarda pas à être élu-  
 » dée. »

Le fait est que toutes les gondoles sont bien uniformément noires et fort tristes à l'œil. Si j'étais roi d'Italie, aujourd'hui surtout que Venise n'a plus guère de grands seigneurs à assassiner, je rétablirais la permission de varier les couleurs pour les gondoles, et je la retirerais aux gondoliers si débraillés, si mal tenus, et qui ne se rachètent que par leur pose gracieuse. Ceux-ci auraient un uniforme comme les cochers de Milan, ce qui réveillerait un peu et embellirait beaucoup l'ensemble du coche Vénitien. — Signalons en passant un petit tribut qu'on ne peut éviter, et tout à fait couleur locale. Chaque fois que vous sortez, un jeune faquin ou un vieux gondolier en retraite, harponne votre gondole d'un bâton crochu, vous offre son appui pour entrer ou sortir, et vous oblige à subir une *bonne main* qui peut se renouveler vingt fois par jour.

Comme point central, l'unique et l'éternel rendez-vous de Venise, c'est la place Saint-Marc, longue de cent soixante-quinze mètres, et large de quatre-vingt, entourée sur trois côtés de belles constructions avec galeries ; au fond sur le quatrième côté, se dessine l'admirable cathédrale de Saint-Marc. Toutes les arcades sont garnies de magasins élégants et de cafés somptueux, dont quelques-uns ne ferment jamais, restant ouverts jour et nuit en toute saison. Les dou-

ceurs du far niente sont inépuisables dans ces charmants cafés-restaurants, qui vous invitent au repos et à la bonne chère. On y mange des viandes et du gibier de toutes sortes, et des poissons délicieux. Venise est renommée pour ses huîtres, que, dans les hôtels à la mode, on vous fait modestement payer douze francs la douzaine (heureusement qu'on en mange encore à moins); ses turbots, qu'on pêche en abondance, ses sardines exquisés qu'on a surnommées les ortolans de l'Adriatique, on vous propose aussi en fait de *frutti di mare*, un mets excellent et tout à fait national, des *Pidocchi* (poux de mer) quelle horreur! nous n'avons même pas voulu les voir sans parler d'en manger, n'ayant pas encore oublié les *fritelles* napolitaines et les *finocchi* romains. Nous trouvons partout la carte des menus écrite en français, et il en est ainsi dans tout le monde civilisé, le français n'étant pas moins la langue des cuisiniers que celle des diplomates. Je remarque sur les grands hôtels en caractères d'un mètre de haut, *cuisine française*, c'est déjà une bonne recommandation, mais quand le maître de l'établissement place à la tête de ses fourneaux un cordon bleu pouvant s'intituler, fût-il de Landerneau ou de Carcassonne, *chef parisien*, c'est le suprême du genre. Le peuple de Venise, généralement indolent, et les trois quarts de sa population, suivant l'expression pittoresque de notre guide, *jouissant* de l'assistance publique, vit un peu, comme celui de Naples, de fritures. On mange sans jamais faire de cuisine, et la table est toujours mise. Avez-vous faim? voici une *friturerie* remplie de beignets et de poissons. Avez-vous soif? voilà des pastèques, et comme

l'indique l'enseigne, *con il mellone d'acqua si mangea si beve et si lava la facia*, avec le melon d'eau, on mange, on boit, et on se lave la figure, quel profit ! et le soir venu, on a dépensé quelques centimes pour faire des repas homériques et vivre comme les dieux.

La place Saint-Marc varie ses aspects suivant les heures: le matin, elle est le rendez-vous des affairés, qui font les cent pas en causant de leurs affaires, pendant que les plus pressés la traversent furtivement ; l'après-midi, vers deux heures, le décor change, et les dalles de la place, couvertes d'une foule ailée aux nuances les plus douces et les plus chatoyantes, se trouvent métamorphosées en une vaste et charmante mosaïque. C'est toute une histoire que celle de cette mosaïque mouvante et brillante.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'amiral Dandolo assiégeant l'île de Candie, fit connaître à Venise, au moyen de pigeons voyageurs, la conquête de l'île; la République, qui poursuivait ardemment ce succès, ordonna que les pigeons porteurs de cette excellente nouvelle, auraient droit de cité ; qu'ils seraient conservés religieusement et nourris aux frais de la ville. Telles les choses se passèrent alors, telles elles se passent encore aujourd'hui, et leur innumérable descendance, qui niche dans les combles du palais des doges et les édifices voisins, la cathédrale en loge des légions, sont nourris par l'édilité, qui leur fait jeter la picorée chaque jour vers deux heures. Ce décret de la République de Venise est le seul qui ait été respecté, même par les Autrichiens.

Dès qu'un étranger paraît sur la place, cinq ou six gamins accourent lui présenter des cornets de grain,

que les pigeons habitués à cette manœuvre se hâtent de venir becqueter. Ils ne sont nullement farouches, ces jolis pigeons, j'en ai pris dans la main avec la seule intention de les caresser, mais j'ai aperçu quelques indigènes rouler des yeux si féroces en me regardant, que je me suis empressée de les remettre au vol. Ce peuple les révère, et ils restent sacrés comme jadis les oies du Capitole ou le palladium des Troyens.

C'est sur cette place Saint-Marc qu'avaient lieu ces fêtes magnifiques dont l'histoire garde le souvenir. Voici la rapide description de l'une d'elle, offerte à Henri III, de passage à Venise, lorsqu'il quittait le royaume de Pologne pour la couronne de France. J'emprunte ce récit aux *Mosaïstes* de Georges Sand.

« Le jour de Saint-Marc, 1570, selon Stringa, et 1574  
 » selon d'autres auteurs, l'immense procession fit le  
 » tour de la Piazza, sous les tentes en arcades dres-  
 » sées à cet effet, en dehors des arcades des Procu-  
 » raties, trop basses pour donner passage aux énormes  
 » croix d'or massif, aux gigantesques chandeliers,  
 » aux châsses de lapis-lazuli, surmontées de lys d'ar-  
 » gent ciselé, aux reliquaires terminés en pyramides  
 » de pierres précieuses. etc. Aussitôt que les chants  
 » religieux se furent engouffrés sous les portiques  
 » béants de la basilique, tandis que les enfants et les  
 » pauvres recueillaient les nombreuses gouttes de cire  
 » parfumée répandues sur le pavé par des milliers de  
 » cierges et cherchaient avidement quelque pierrerie,  
 » quelque perle échappée aux bijoux sacrés, on vit se  
 » découvrir, comme par enchantement, au milieu de la  
 » place, un vaste cirque entouré de tribunes en bois,



» gracieusement décorées de festons bariolés et de  
» draperies de soie sous lesquelles les dames pouvaient  
» s'asseoir, à l'abri du soleil, et contempler la joute.  
» Les piliers qui soutenaient ces tribunes étaient cou-  
» verts de banderolles flottantes sur lesquelles on li-  
» sait des devises écrites dans le naïf et spirituel dia-  
» lecte de Venise. Au milieu, s'élevait un pilier co-  
» lossal en forme de palmier, sur la tige duquel grim-  
» paient une foule de charmants lézards dorés, ar-  
» gentés, verts, bleus, rayés, variés à l'infini ; de la  
» cime de l'arbre, un beau génie aux ailes blanches se  
» penchait vers cette troupe agile et lui tendait de  
» chaque main une couronne. Au bas de la tige, sur  
» une estrade de velours cramoisi, avec un dais de  
» brocard, orné des plus ingénieuses arabesques, sié-  
» geait la reine de la fête, la donneuse de prix, la pe-  
» tite Maria Robusti, fille du Tintoret, belle enfant de  
» dix à douze ans, que Valerio Zuccato (l'un des plus  
» remarquables mosaïstes de la basilique de Saint-  
» Marc) se plaisait à appeler, en riant, la dame de ses  
» pensées, et pour laquelle il avait les plus tendres  
» soins. Lorsque les tribunes furent remplies, Maria  
» parut habillée à la manière des anges. Des anges de  
» *Giambellino*, avec une tunique blanche, une légère  
» draperie bleue de ciel et un délicat feston de jeune  
» vigne sur ses beaux cheveux blonds qui formaient  
» un épais rouleau d'or autour de son cou d'albâtre.  
» Messer Orazio Vecelli, fils du Titien, lui donnait la  
» main. Il était vêtu à l'orientale. Les tribunes étaient  
» remplies des dames les plus brillantes, escortées de  
» jeunes cavaliers. Dans une vaste enceinte réservée,

» plusieurs personnages importants ne dédaignèrent  
» pas de prendre place, le doge Luigi Mocenigo leur  
» en donna l'exemple. Il accompagnait le jeune duc  
» d'Anjou qui allait devenir roi de France, et auquel  
» il avait à cœur de faire les honneurs de la ville et de  
» déployer à ses yeux, habitués à la joie plus austère  
» et aux fêtes plus sauvages des Sarmates, le luxe  
» éblouissant et la gaieté pleine de charme de la belle  
» jeunesse de Venise. »

Aujourd'hui, ces grands jours sont passés, mais le soir, toutes les chaises entassées dans les coins de la place sont accaparées par les promeneurs, et comme on ne craint pas les voitures, la place, littéralement dallée de figures humaines, devient un salon « auquel le ciel seul est digne de servir de voûte, » a dit Napoléon I<sup>er</sup>, où l'on cause en humant la brise et en avalant force glaces et sirops. De petits marchands ambulants vous entourent, offrant de frêles bijoux de coquillage, de verre filé, des gondoles écritoires, et mille autres riens qu'ils appellent *galanteries*, parce qu'on peut les offrir aux dames. Les marchands que je préfère sont ceux de fruits glacés; ces fruits, enfilés en brochette sur un mince roseau, entourés d'une coquille de papier blanc, coquettement découpée, et trempés dans un suc parfumé sont d'une fraîcheur délicieuse et d'un goût exquis. Tous ces petits Vénitiens papillonnent autour de vous au milieu de jolies bouquetières et de brillantes chanteuses, qui vous offrent fleurs et roulades, accompagnées d'un orchestre complet et de musiciens de toutes sortes. Les violons chantent, les lèvres vocalisent, la flûte roucoule, les hautbois gazouillent, la

harpe soupire, les basses grondent. C'est un tohu-bohu, un péle-mêle inexprimable, un ensemble fantastique. On chante, on rit, on s'amuse sans arrière-pensée, là, où jadis on tremblait, et où tant de larmes tombèrent furtives et silencieuses, en présence des douleurs morales et des tortures physiques qui déchiraient intérieurement la grande république et accablèrent si souvent ses sujets.

C'est de Venise qu'on peut dire qu'elle fait de la nuit le jour; on reste à jouir des belles nuits étoilées, pleines d'harmonie, de parfum, de lumière, et l'été, on ne songe guère à regagner son logis que lorsque l'aube blanchit l'horizon, et qu'on a vu rentrer les étoiles une à une dans les profondeurs du firmament; aussi, un ciel sombre et nébuleux prend-il les proportions d'une véritable calamité, et la pluie semble la peste aux Vénitiens. Le soleil et le grand air leur sont tout aussi nécessaires pour vivre que le pain et l'eau.

Les nobles Vénitiens se couchent tard et se lèvent plus tard encore. Aucun ne voudrait s'aventurer sur la place Saint-Marc avant midi, encore est-il de bon ton de ne s'y montrer qu'après le soleil couché. Aussi le soir, quand on sort pour arriver à la place ou se promener en ville, à travers toutes ces ruelles noires, on se croirait, lorsqu'on regarde le ciel, au fond d'un puits, si de chaque fenêtre entrouverte, il ne sortait un chuchotement mystérieux et léger comme les brises de la nuit.

« Le Broglio, sorte de Forum des nobles, était tout simplement la partie de la place Saint-Marc réservée entre le palais ducal, le retour des Procuraties neuves

et la mer, autrement dit la Piazzetta. C'était donc un endroit exclusivement réservé à la noblesse ; quand elle se réunissait en assemblée, il était défendu d'y passer, et force lui était bien de s'y réunir, puisque, sous les peines les plus sévères, elle ne pouvait parler politique en aucun autre lieu. »

En 1272, on érigea sur cette piazzetta, qui n'est donc que le prolongement de la place Saint-Marc jusqu'au rivage, deux colonnes dont l'une porte saint Théodose, et l'autre le lion ailé de saint-Marc. Ce beau lion, qui vint après nos succès en Italie, orner pendant quelque temps l'esplanade des Invalides à Paris.

Du haut du clocher de Saint-Marc, la vue est splendide ; on pourrait épuiser tous les termes admiratifs du vocabulaire, sans épuiser son admiration. On ne voit que palais et églises, colonnes et statues, dômes et clochers, boules et croix, coupoles et aiguilles, tours et flèches ; vus de cette distance, les canaux semblent se dérouler comme l'hydre de la fable enserrant la ville de ses anneaux tortueux ; la mer apparaît comme une forêt plantée de mâts, et toutes les barques aux grandes voiles latines, les tartanes rouges, les féloques pontées, les galéasses et les bissones du pays, agitent comme des oiseaux leurs grandes ailes blanches sur les flots dorés. A l'horizon, les dernières files s'échelonnant dans des vapeurs bleuâtres, qui confondent la mer et le ciel, n'apparaissent plus que comme des nuages légers et capricieux ; puis les flots plus rapprochés entourent leur reine et maîtresse comme de fidèles sujets, et lui apportent chacun leur tribut.

Ici l'île de Murano, qui possède l'une des plus impor-

tantes fabriques de miroirs et de verroteries, produits dans lesquels elle excelle, et que Venise envoie avec un juste orgueil jusqu'aux confins du monde.

Là, l'île de Burano, dont les femmes du peuple, de simples pêcheuses, descendantes d'Arachné sans doute, transforment les pelotons et les écheveaux de fil en ces délicieuses guipures, qui ont tant de valeur et de réputation, et comme elles sont assez belles, ces simples pêcheuses, on peut leur adresser ce proverbe arabe, un peu exagéré comme toutes les maximes orientales : Les mains d'une femme adroite renferment dix fées, logées sous dix feuilles de roses.

Non loin voici l'île de Giudecca, par terre et verger de Venise, dont la silhouette verdoyante apparaît sous les caresses du zéphir comme une nacelle de fleurs doucement bercée par les flots.

Nous apercevons encore Saint-Lazare-des-Arméniens, un couvent de religieux Mekhitaristes, ainsi nommés de leur fondateur Mekhitar. Ces moines, aussi savants que modestes, ne s'occupent que de science. Ils passent leur vie entière à traduire et à imprimer les meilleurs ouvrages du monde en langue orientale. Aussi avons-nous visité avec un grand intérêt leur riche bibliothèque, leur musée, leur imprimerie. L'humble prêtre qui nous montrait tout cela parle indifféremment huit langues.

Voici encore Saint-Georges-Majeur, la première île faisant partie de Venise « et qui porte forcément l'armure de son beau clocher rouge, de ses bastions blancs, de son bassin et des navires dont la haute fu-

taie l'entoure. » Oui, tout ce panorama est merveilleux et dans l'extase, on ne trouve plus rien à dire, on contemple en silence. . . . , car ce n'est pas seulement la mer, quoique ce ne soit plus la terre, ni encore les cieus, mais c'est un peu de tous ces éléments groupés dans l'infini. Ce beau Campanile dont la vue est si admirable fut commencé en 888, mais la bâtisse ne sortit du sol qu'en 1148. Il a trois cent trente-quatre pieds de hauteur, y compris l'ange debout, qui n'a pas moins de dix pieds pour sa part, et, chose surprenante, loin d'avoir fait comme les tours de Pise ou de Bologne, bâties cependant en terre ferme, ce fier clocher ne reposant que sur un sol fangeux, affermi seulement par des pilotis, n'a pas dévié de sa perpendiculaire ; aussi sa hardiesse et son élégance, en font-elles un édifice des plus remarquables. La base en pierres brutes a été masquée par un petit édifice carré, *loggia*, revêtu de marbre, de bronze, de statues, un vrai palais en miniature, chef-d'œuvre de Sansovino, artiste florentin, architecte et sculpteur comme Michel-Ange, et qui n'a guère été dépassé que par lui, mais qui demeura la plus grande partie de sa vie à Venise qu'il enrichit de ses œuvres.

C'est de cet audacieux Campanile, dont l'ange semble franchir les cieus, que s'élançaient jadis les sons lugubres des cloches de Saint-Marc, quand il s'agissait d'une exécution sanglante (la sérénissime république, pendant ses meilleurs jours de gloire, n'étant parvenue à maintenir sa puissance au-dedans comme au-dehors que par la terreur), ou les accords joyeux, lorsque le jour de l'Ascension, le Doge vêtu d'une robe

de l'encens, remplies du clergé en tenue solennelle, et d'une foule heureuse et recueillie, dont les chants émus, et les voix sonores font vibrer les airs et palpir les flots.

Venise compte deux cents églises. Plusieurs sont fort belles, mais toutes s'effacent devant la basilique de Saint-Marc, qui n'est devenue cathédrale métropolitaine que depuis 1817, après la chute de la République. Jusque là attenant et communiquant avec le palais ducal, elle en était l'église particulière et ne recevait le public que lorsque la fête religieuse avait un caractère national.

La cathédrale est placée sous l'invocation du patron de la ville, saint Marc, victime des fureurs de Néron, et Venise a pour armes parlantes le lion, symbole de force et d'énergie du saint évangéliste ; plus tard, quand le Doge fit battre monnaie en son nom, le lion de saint Marc remplaça toujours ses armoiries personnelles. Cette basilique est une merveille, avec ses cinq coupoles aériennes, ses galeries légères, ses rinceaux charmants, ses portiques superbes, ses cinq cents colonnes, non-seulement de porphyre rouge, mais d'un porphyre noir et blanc, si rare qu'on ne le retrouve plus, de vert antique, de jaspé, de Pentélique, de Paros et d'une autre sorte de marbre blanchâtre, veiné de vert et de gris, des plus précieux, et que les anciens nommaient *lapis phrygius*. Elle possède la plus grosse agate qu'on connaisse et une foule de richesses, passées du culte des idoles au service du vrai Dieu. « Saint-Marc, bosselé de dômes, tapissé de peintures, incrusté de mosaïques et chargé d'incohérentes dépouilles d'O-

de l'encens, remplies du clergé en tenue solennelle, et d'une foule heureuse et recueillie, dont les chants émus, et les voix sonores font vibrer les airs et palpir les flots.

Venise compte deux cents églises. Plusieurs sont fort belles, mais toutes s'effacent devant la basilique de Saint-Marc, qui n'est devenue cathédrale métropolitaine que depuis 1817, après la chute de la République. Jusque là attenant et communiquant avec le palais ducal, elle en était l'église particulière et ne recevait le public que lorsque la fête religieuse avait un caractère national.

La cathédrale est placée sous l'invocation du patron de la ville, saint Marc, victime des fureurs de Néron, et Venise a pour armes parlantes le lion, symbole de force et d'énergie du saint évangéliste ; plus tard, quand le Doge fit battre monnaie en son nom, le lion de saint Marc remplaça toujours ses armoiries personnelles. Cette basilique est une merveille, avec ses cinq coupoles aériennes, ses galeries légères, ses rinceaux charmants, ses portiques superbes, ses cinq cents colonnes, non-seulement de porphyre rouge, mais d'un porphyre noir et blanc, si rare qu'on ne le retrouve plus, de vert antique, de jaspé, de Pentélique, de Paros et d'une autre sorte de marbre blanchâtre, veiné de vert et de gris, des plus précieux, et que les anciens nommaient *lapis phrygius*. Elle possède la plus grosse agate qu'on connaisse et une foule de richesses, passées du culte des idoles au service du vrai Dieu. « Saint-Marc, bosselé de dômes, tapissé de peintures, incrusté de mosaïques et chargé d'incohérentes dépouilles d'O-



rient, est un monument d'architecture byzantine, composite de victoires et de conquêtes, élevé à la croix comme Venise entière est un trophée. »

On estime à près de quarante mille pieds carrés les surfaces couvertes de mosaïques, dans les péristyles, les colonnes, les voûtes et tout l'intérieur. On dirait un semis éblouissant de perles, de diamants, de rubis, d'opales, d'onyx, de saphirs, de grenats, d'émeraudes ; mais retenez la bride de votre imagination : ces pierrieres qui ruïssellent sont tout simplement de petits cubes en verre, passés à toutes les couleurs et fabriqués ici près, à Murano, puis habilement enchâssés dans un mastic appliqué aux murailles par des maîtres mosaïstes qui en ont fait un art, presque rival de la peinture, que la mosaïque reproduit à s'y méprendre, tout en offrant plus de solidité qu'elle.

Par exemple, où nous avons vu de vraies pierres précieuses, à éblouir tous les regards, c'est quand nous avons contemplé la Pala d'oro, de Saint-Marc. « Cette Pala d'oro est un tableau bysantin, formé de lames d'or et d'argent massifs, sur lesquels sont peintes d'étranges et bizarres figures, acteurs représentant les scènes principales de la vie du saint évangeliste. Sur la surface de l'icône, sur les vêtements et les fronts des personnages, ici, là, partout c'est le plus étonnant fouillis de ciselures, de guillochis, d'arabesques, et le plus étincelant semis de camées, de perles, de diamants, de rubis ; et des émeraudes, et des smaragdes, et des topazes, et des opales, et des onyx, et des saphirs, et des turquoises, et des grenats, et des lapis-lazuli, et des camaïeux à en paver un Louvre. Le doge Orscolo

commanda cette icône à Constantinople, en 976. Elle était destinée à la première basilique, et elle ne décora que la seconde. C'est un splendide monument de l'art du bas empire au X<sup>e</sup> siècle. »

Toutes les peintures, non moins belles, appartiennent à l'école vénitienne ; mais l'art, trop fantaisiste cette fois, a singulièrement mêlé le profane au sacré. Voici Cérès sur son char, faisant face aux Evangélistes ; plus loin, Hercule terrassant l'Hydre de Lerne, tout en emportant sur sa robuste épaule la biche effrayée de la forêt d'Erymanthe, fait vis-à-vis à l'archange Gabriel, l'aile ouverte et le pied botté, oui, botté ! anachronisme choquant, mais qu'on est bien tenté de pardonner, en pensant à la main de maître qui l'a tracé.

Le trésor garde aussi les cinq premiers cahiers de l'Evangile de saint Marc, et Prague possède les deux derniers, qui furent accordés le 3 novembre 1357 à Charles IV, empereur d'Allemagne, venu en Italie à cette époque. Ces cahiers, qu'on ne peut plus lire, détériorés par l'humidité, qui en a fait une sorte de pâte, ne sont point écrits de la main de l'Evangéliste même, comme on le croit généralement par erreur, ils ne sont qu'une copie, qu'on estime être du VI<sup>e</sup> siècle, et extraite d'un gros volume écrit en latin et en lettres onciales, renfermant l'œuvre des quatre Evangélistes.

La forme intérieure de cette somptueuse basilique est une immense croix grecque avec coupole, et comme la croix grecque n'admet pas de bas côtés, la voûte de Saint-Marc repose sur les hautes murailles de l'édifice, sans aucun autre appui. Les trois magnifiques portes d'entrée sont de bronze incrusté d'argent, les vantaux

de la porte de droite ont appartenu à l'église Sainte-Sophie, de Constantinople, et plusieurs colonnes, dou-blement précieuses au point de vue de l'art et de la foi, proviennent du Temple de Jérusalem.

On remarque aussi à l'autel du Baptistère une pierre rapportée de Tyr par le doge Domenico Michiel, en 1126, ayant servi, d'après la tradition, de chaire à Jésus-Christ, lorsqu'il prêchait aux Tyriens. « L'idée de cette pierre, changée en autel, est fort belle ; n'est-ce pas en effet sur cette humble pierre, divinisée par les pieds du céleste prédicateur, que sont fondées toutes les églises du monde chrétien, » dit à juste titre Théophile Gautier dans son *Italia*. Le chœur est constellé de colonnes superbes, de statues magnifiques de grandeur naturelle, et les stalles sont d'un admirable travail de marqueterie. J'ai aussi remarqué un siège d'évêque du VII<sup>e</sup> siècle, *Cathedra*, d'où est venu le nom de cathédrale, donné aux églises qui ont un évêque. On voit encore des deux côtés du chœur les tribunes, drapées de soie rouge, du doge et du Grand Conseil, comme s'ils allaient venir s'y asseoir. C'est de la tribune de gauche qu'Henri Dandolo, quarante-et-unième doge, à l'époque de la quatrième croisade, en 1198, harangua le peuple, afin d'obtenir l'organisation d'une flotte qui secourut les Croisés. Malgré son grand âge, (il avait quatre-vingt-quatorze ans alors et ne voyait presque plus,) il obtint l'honneur du commandement et partit plein d'énergie et d'espoir. Arrivé sous les murs de Constantinople, pendant que les Français attaquaient la ville par terre, sa flotte se porta avec une telle vigueur contre les remparts, qu'ils cédèrent

bientôt. La ville fut prise, et quelques heures après flottaient triomphants, sur ses murs démantelés, les étendards de France et le drapeau de Saint-Marc.

C'était le temps des grands hommes et des grandes choses !

Un autre chef-d'œuvre encore est la porte de la sacristie, bronze et marbre blanc, à laquelle Sansovino travailla vingt années, et qu'il ne termina qu'à l'âge de soixante-dix-sept ans. Parmi toutes ces belles sculptures, aux têtes d'évangélistes et de prophètes, pleines du feu sacré, il en est trois tout humaines et qui contrastent singulièrement avec l'idéale expression des autres, ce sont celles de Sansovino, petit amour-propre d'auteur qu'on lui pardonne bien volontiers, celle du Titien, — jusqu'à un certain point il était digne par son génie de figurer dans ce grave aréopage; — mais devinez qui complète le trio, c'est à n'y pas croire ? Je vous le donne à deviner, comme M<sup>me</sup> de Sévigné, en vingt, en cent, en mille... c'est inutile, n'est-ce pas, vous avez jeté votre langue aux chiens ? Eh bien ! c'est la face effrontée et sardonique de l'Arétin, dont Sansovino a immortalisé à jamais les traits, dans un sanctuaire ! Oui, de l'Arétin, de ce fou de méchanceté qui mourut d'un fou rire, et dont les lèvres amères et glacées qui, pendant la vie, distillaient leur fiel empoisonné et sifflaient comme des serpents, se desserrèrent tout à coup à la mort dans les convulsions d'un rire sans fin. Et, n'est-ce pas du destin à son tour une cruelle ironie ? L'amitié et l'inimitié eurent souvent alors les mêmes résultats. Michel-Ange, dans son admirable composition du *Jugement Dernier*, traça les traits de plusieurs de

ses contemporains qu'il groupa, les uns avec les anges, les autres avec les démons. Ayant eu à se plaindre sérieusement de je ne sais plus quel cardinal, il le peignit d'une ressemblance parfaite et le fourra au fin fond des enfers. Grande colère du cardinal, qui court chez le Pape, jetant les hauts cris et le suppliant d'user de toute sa puissance pour faire effacer sa figure du séjour des réprouvés. « Calmez-vous, lui dit le Saint-Père, et prenez-en votre parti ; si Michel-Ange vous eût mis dans le purgatoire, j'aurais essayé de vous en faire sortir, mais vous êtes en enfer, je n'y puis rien ; mon pouvoir, en effet, quelque grand qu'il puisse être, ne va pas jusque-là... » Espérons que le souverain Juge aura été plus miséricordieux, et que ce pauvre cardinal, qui brûle toujours dans les flammes de l'artiste, est depuis longtemps au ciel !

En sortant, j'ai aperçu sous le vestibule un grand losange de marbre rouge, placé là en commémoration d'un fait glorieux pour Venise qui, sans être ni guelfe ni gibeline, n'accordant qu'un intérêt secondaire à la guerre du Sacerdoce et de l'Empire, prit cependant l'initiative d'un rapprochement entre Frédéric Barbe-rousse et le Pape Alexandre III, insulté par les actes de ce souverain. Elle tint à honneur de réconcilier les deux antagonistes, fort irrités pourtant, et réussit dans son entreprise. Le Pape consentit à venir lui-même à Venise, considérée comme terrain neutre, et à apporter son pardon au farouche empereur d'Allemagne.

Cette réconciliation solennelle eut lieu le 24 juin 1177. Quand le Saint-Père approcha des lagunes, le Doge, le patriarche d'Aquilée, la noblesse et le peuple vinrent

à sa rencontre. Le Pontife descendit à l'atrium, lieu fixé d'abord pour l'entrevue. Frédéric I<sup>er</sup>, en l'apercevant, détacha son manteau, mit un genou en terre et lui dit d'une voix ferme : *Non tibi, sed Petro !* Je rends hommage à Pierre, dont vous êtes le successeur ; à quoi Alexandre III, relevant la tête avec dignité, répondit : *Et mihi et Petro !* Et à moi et à Pierre ! L'empereur déclara publiquement, qu'ayant été trompé par de perfides insinuations, il avait injustement attaqué l'Eglise, qu'il regrettait de tout son cœur les maux causés par la guerre et le schisme qui en était résulté, et qu'il demandait la paix, qui fut jurée de part et d'autre sur les saints Evangiles. Toute l'assistance enthousiasmée entonna le *Te Deum*, puis le Pape officia avec grande pompe et solennité dans l'église de Saint-Marc.

C'est en souvenir et en reconnaissance de cette mémorable journée que le Pape offrit au Doge un anneau d'or, symbole de sa souveraineté sur l'Adriatique, et c'est ce fait qui donna naissance à cette singulière cérémonie du Doge, épousant chaque année la mer et lui jetant son anneau, « afin d'apprendre au monde que l'Adriatique est soumise au Doge comme la femme est soumise à son mari. »

Je ne vous ai point encore parlé des quatre chevaux de bronze (ils sont en cuivre), qui couronnent la brillante façade de Saint-Marc, et qui, sans contredit, sont l'une des décorations les moins motivées de cet étrange monument. Voici ce que je lis à ce sujet :

« Sur la plate-forme de la niche ouverte, semblent s'élancer les coursiers de bronze de Corinthe, verdâtres

sous leur vernis d'or qui s'efface, de grandeur naturelle, leur crinière coupée droit, le poil hérissé, l'œil en feu, comme s'ils traînaient encore leur quadrigé triomphal. D'où viennent ces quatre chevaux, magnifique objet d'art, fort bizarre pour une église? En dernier lieu de Paris, où ils ont fait la gloire de l'Arc-de-Triomphe du Carrousel; puis de Constantinople, où ils décorèrent l'hippodrome de Constantin jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, époque où les Vénitiens s'en emparèrent; puis de Rome, de l'Arc-de-Triomphe de Trajan, auquel Constantin les avait enlevés, comme Trajan les avait dérobés à la maison d'or de Néron, dont ils ornaient le péristyle; enfin, de Corinthe, qui avait vu le statuaire Lisyppe les fondre, et que les Romains en avaient dépouillée. »

Après avoir admiré tant de belles choses, cette profusion de peintures et de mosaïques, de bronzes et de marbres, cet ensemble ravissant de grâces et de richesses, à donner le vertige à l'imagination, l'œil s'effraie devant le parvis de ce beau temple, boursoufflé, moutonneux comme un lac agité; on sent le travail incessant de la vague qui creuse en dessous, et ondule le sol.

Parcourons ensemble quelques églises encore, puis je vous parlerai des palais, du grand canal et du Lido. Beaucoup des monuments religieux de Venise sont ornés comme à Rome d'un même marbre pour chacun d'eux, mais différent pour tous. Ici, les murailles et colonnes sont en marbre jaune; là, en marbre rouge; ailleurs, c'est le vert ou le violet qui domine, et partout, peintures, mosaïques et mausolées ne font pas défaut.

L'église Saint-Jean-et-Paul, (dans le bref dialecte du pays, *san Zani Polo*,) est le Panthéon vénitien. Une foule de grands hommes remplissent cette église, et l'on est vraiment choqué, dit M. Valery, « de voir l'homme tenir tant de place dans la maison de Dieu. » Les arts y ont quelques représentants ; voici le tombeau de Da Ponté, peintre charmant et poète fougueux qui, dans un jour d'inspiration, se trouva digne de collaborer avec Mozart, dans ce magnifique *Don Juan*, la plus théâtrale de toutes les pièces de ce nom. Mais le dogat y demeure souverain. Presque tous les Doges sont enterrés ici, et, de tous ces monuments, le plus beau, que le comte Cigognara cite comme le parfait modèle de la sculpture vénitienne, est celui du doge Vaudramin. Les armes y figurent également, et nous avons admiré le cénotaphe (puisqu'il ne renferme qu'une peau), du vaillant capitaine Bragadino, le héros de Famagouste, qui fut écorché vif dans la capitale de l'île de Chypre par les Turcs vainqueurs, qui renvoyèrent sa peau aux vaincus. M. Charles Blanc, dans son livre *de Paris à Venise*, dit que « les Vénitiens auraient dû faire un tambour avec cette peau, comme les Hussites avec la peau du célèbre bohémien Ziska. En battant la charge sur ce tambour, on eût été sûr de la victoire.

Hélas ! je trouve à Venise beaucoup d'analogie avec son héros, et, il faut bien le reconnaître, cette belle ville, si déchue de son ancienne splendeur, n'est plus aujourd'hui, en se servant d'une expression de Tertullien, *qu'une peau vivante*.

On remarque dans l'église de Saint-Moïse, d'un style vraiment baroque, la tombe du célèbre financier



écossais Law, et à Saint-Sébastien, la simple pierre funéraire de Paul Véronèse, ce peintre fécond et charmant qui enrichit sa ville d'adoption de tant de chefs-d'œuvre, et dont le Guide disait : « Si l'on me donnait à choisir entre tous les peintres, je voudrais être Véronèse. »

Titien et Canova reposent à l'église Santa-Maria gloriosa dei frari ; sur l'un des carreaux du pavé de la nef on lit ces mots :

ICI-REPOSE

LE TITIEN, ÉMULE DE ZEUXIS ET D'APELLE.

Et je vous assure que cette modeste dalle Titienne, que chacun foule aux pieds, contraste vivement avec le fastueux sépulcre de Canova qui éblouit le regard.

Le cloître, contigu à l'église, contient une collection sans pareille d'archives, conservées dans deux cent quatre-vingt-dix-huit chambres. L'église du Salut, grande et superbe, est un monument de la reconnaissance du peuple, lorsque le ciel écoutant ses prières, mit fin à la peste horrible qui décimait la ville au XVII<sup>e</sup> siècle. L'intérieur est décoré des plus belles peintures de l'école vénitienne, et le dôme et les frontons ornés de cent vingt-cinq statues, donnent à son extérieur un profil imposant. Pour vous faire une idée de la masse énorme de ce bel édifice, vous saurez qu'il repose sur un million deux cents mille pilotis.

L'église Santa Maria Formosa, malgré ses plans bâtis sur les plus beaux modèles de Sansovino, et son tableau

à six compartiments, œuvre capitale de Palma-le-Vieux, ne peut retenir longtemps le touriste, mais elle rappelle un souvenir historique des plus curieux, et que raconte ainsi M. Alfred Driou, dans son voyage pittoresque à Venise : « C'était la coutume à Venise que tous les mariages arrêtés entre les principaux habitants se célébraient le même jour, avec une pompe à laquelle prenaient part tous les corps constitués de la république. Mais comme les fortunes n'étaient pas égales dans la ville, on décréta que : chaque année, douze jeunes filles, choisies parmi les plus pauvres, mais les plus vertueuses et les plus belles, seraient dotées aux frais de l'État, et conduites à l'autel par le Doge en costume. On poussa la délicatesse jusqu'à les parer d'or, de perles et de diamants, afin que l'amour-propre de ces rosières ne fût point humilié par la riche toilette des autres fiancées. Alors, la veille de la Chandeleur, des gondoles élégamment ornées et montées par les couples qui devaient être unis, se dirigeaient vers l'île San Pietro di Castello, où le patriarche faisait sa résidence, près de sa cathédrale, pour l'inviter à venir bénir les mariages le lendemain, à l'église Santa Maria Formosa, dans la petite île d'Oliveto, voisine de San Pietro. De tous les quartiers de la ville, les parents et les amis des fiancés leurs faisaient cortège, et la foule se pressant sur le quai des Esclavons, accueillait de ses cris joyeux chaque embarcation qui passait. En l'an 944, Candiano III étant doge, des pirates de l'Istrie instruits de cet usage, eurent la hardiesse de venir se cacher pendant la nuit au milieu des flots qui entourent l'île d'Oliveto, puis au moment

où les fiancés entraient dans Santa Maria Formosa, ils traversent à la hâte le canal qui entoure l'île, fondent sur les jeunes filles que leurs amis désarmés ne peuvent défendre, les emportent sur leurs barques, et forcent de voiles pour s'éloigner. Le doge Candiano était présent. A la tête des époux éplorés, il parcourt la ville et appelle les Vénitiens à la vengeance.

Le rapt des pirates Istriens n'eut pas l'heureux succès de celui des Romains sur les Sabines, les *Casarelli*, les menuisiers, si vous aimez mieux, qui formaient la principale population de l'île d'Oliveto, fournissent bientôt le plus grand nombre de bateaux. On s'élance à la poursuite des ravisseurs, qu'on atteint dans les lagunes de Caorlo, en un petit port qui prit à cette occasion le nom qu'il a conservé, de Porto delle Donzelle. En quelques instants, les belles captives sont délivrées, sauvées avec leurs *arcelles*, le coffret renfermant leur dot, et les pirates sont taillés en pièces.

« La fête delle Marie, c'est-à-dire des Vierges, à laquelle donna lieu le retour des fiancés et leur aventureux hymen, s'est célébrée annuellement à Santa Maria Formosa, jusque dans les derniers temps de la République. Mais alors il n'y avait plus de mariages; le Doge se rendait simplement à l'église avec la seigneurie; le curé allait à leur rencontre, et leur offrait au nom de ses paroissiens, des chapeaux de paille dorés, des flacons de vin de Malvoisie et des oranges.

« Ces présents ont pour origine une scène touchante du moyen-âge. Après la délivrance des fiancés, on offrit aux menuisiers la récompense qu'ils pourraient dé-

sirer. Ils sollicitèrent seulement du Doge l'honneur de le recevoir dans leur paroisse, le jour de l'anniversaire du rapt. Le Doge frappé d'un tel désintéressement, et voulant leur donner occasion de demander davantage, feignit d'élever des difficultés sur la possibilité de sa visite, et avec la naïveté du temps il leur dit : Mais s'il venait à pleuvoir ? Nous vous donnerions des chapeaux pour vous couvrir, répondirent-ils.

— Et si nous avions soif ?

— Nous vous donnerions à boire, ajoutèrent les Casserelli.

Les douzes cuirasses d'or garnies de perles, qui jadis composaient la parure des fiancées n'existent plus ; elles furent vendues en 1797, afin de pourvoir aux pressants besoins de l'époque. Les perles gardées avec soin au trésor pendant l'administration française, ont servi depuis à payer l'entretien de l'église Saint-Marc, et sont passées dans les écrins des grandes dames de Vienne, qui ne les ont pas achetées trop cher. Ainsi ont disparu jusqu'aux dernières traces de la fête nationale et poétique d'elle Marie. »

Terminons nos pieuses stations par la superbe église des Jésuites, toute en marbre de Carrare, mais que l'artiste a trouvé sans doute trop blanc, trop nu, dans sa belle simplicité, et qu'il a veiné des incrustations les plus délicates et les plus gracieuses, de marbre vert ou de serpentine, faisant courir dans toute la hauteur de ses nombreuses colonnes, des guirlandes et des arabesques d'un travail charmant. Les voûtes sculptées sont revêtues d'or, et les murailles disparaissent en-

tièrement sous les plus belles peintures de Titien et de Tintoret, mais comme il a toujours été impossible de contenter son père et tout le monde, on reproche à ce magnifique sanctuaire sa profusion de richesses et d'ornementation.

J'ai nommé deux enfants de Venise, Titien et Tintoret: celui-ci vécut en famille, et consacra presque tout son talent à sa ville natale. On l'a surnommé *il furioso Tintorello, un fulmine di penello*, un foudre de pinceau. Titien au contraire, voyagea beaucoup, et il peut être regardé comme le chef de cette éclatante école vénitienne, au chaud et riche coloris, dont les véritables fondateurs, au XV<sup>e</sup> siècle sont les frères Bellini. Les premiers ils adoptèrent la peinture à l'huile, et tous les procédés de la science moderne. Jean Bellini voyagea beaucoup aussi lui, et resta pendant quelque temps à Constantinople, attaché à Mahomet II. On raconte que ce sultan lui ayant demandé un tableau de la décollation de saint-Jean, fit venir aussitôt un esclave qu'on décapita séance tenante, pour bien pénétrer l'artiste de son sujet. Après cette peinture qu'il exécuta de son mieux et à la satisfaction du sultan, Bellini fit valoir des raisons de famille pour revenir dans son pays, trouvant prudent d'échapper à la puissance d'un maître, qui, dans un jour de mécontentement, pouvait tout aussi bien faire trancher la tête de son peintre que celle de son esclave. C'est à son retour qu'il trouva Titien travaillant à l'atelier de son frère, qu'il devait bientôt dépasser de si haut que le sénat de Venise le nomma premier peintre de la République. Titien avait près d'un siècle quand il mourut de la

peste à Venise ; à plus de quatre-vingts ans, il peignait toujours avec la même fraîcheur de coloris et d'imagination, et il a produit dans sa longue et brillante carrière, un nombre considérable de chefs-d'œuvre. Le pape Léon X et François I<sup>er</sup>, roi de France, essayèrent en vain de se l'attacher. Il voua tout son talent à Charles-Quint qui vivait avec lui dans la plus charmante intimité. Un jour qu'il peignait devant l'Empereur, son pinceau lui échappa des mains... celui-ci, se baissant promptement, le relève en lui disant : « Il appartenait au Titien d'être servi par un César. » Charles-Quint aimait à lui répéter : « Je puis faire des ducs et des » princes à mon gré, mais il n'y a que Dieu qui puisse » faire des artistes tels que vous. »

Venise adorait donc les arts qui la faisaient grande et belle, tout autant que le commerce qui la faisait riche et forte, et la musique la passionnait à l'égal de la peinture. Elle avait des écoles ouvertes à toutes les orphelines, à toutes les jeunes filles abandonnées par leurs parents trop pauvres pour les nourrir, où elle leur faisait apprendre quelques arts mécaniques, broderies, dentelles, fleurs en perles, et surtout la musique. On dit qu'il n'y eut jamais meilleur orchestre, ni meilleurs chœurs qu'aux Hospitalières ou aux Mendiantes de Venise.

Nous avons visité l'arsenal ; c'est un vaste établissement entouré de hauts murs, crénelés comme une citadelle, et occupant une île entière qui a près d'une lieue de tour. Tout cela est encore beau sans doute, mais n'est plus animé ; le mouvement est fini, la vie a cessé depuis longtemps. Au lieu de la foule

des charpentiers, des voiliers, des calfats, des matelots et des mousses, *le vide a rempli* les trois quarts et demi de l'arsenal, et les fourneaux éteints, les chaudières rongées de rouille, les corderies sans rouets, les chantiers sans construction, attestent la même mort qui a frappé la ville. Les salles renferment beaucoup de choses intéressantes, des modèles de constructions navales de toutes sortes, des armes en grand nombre, de brillants étendards et de sombres instruments de torture, d'un acier poli et tranchant à vous donner froid jusque dans la moëlle des os, et dont se servit tant de fois le féroce Conseil des Dix.

On vous montre, renfermée sous verre, la miniature très fidèle du Bucentaure, dont il ne reste plus que le trône et la proue, or et pourpre; l'anneau donné au doge par le pape Alexandre III; les clefs en argent doré offertes à Napoléon I<sup>er</sup> lors de sa visite à l'arsenal. Les armures de plusieurs doges et celle de notre bon roi Henri IV, qui en fit présent à la République; l'épée que le Béarnais portait à la bataille d'Ivry était jointe à cette armure, mais elle manque aujourd'hui. Tout cela a raison d'être ici et n'éveille que la curiosité sans l'étonnement; mais ce qui surprend véritablement, ce sont les arts se faufilant partout et s'unissant à l'industrie pour avoir leur droit de cité même à l'arsenal. Le monument de l'amiral Emo, par Canova, vous attend auprès de la carcasse d'un navire; les files de canons vous apparaissent à travers de longs portiques; et c'est au milieu de salles grandioses, voûtées d'arceaux délicats, soutenues de colonnes élancées, que vous admirez les armes modernes mêlées aux armes antiques con-

quistes à Constantinople, à Lépante, à Chypre et en Morée. Ce qui surprend encore, ce sont les deux lions gigantesques qui gardent l'entrée de l'arsenal, et que nous avons examinés en finissant. « Chefs-d'œuvre de la statuaire antique enlevés l'un à Athènes, l'autre à Corinthe, par le doge Morosini, le vainqueur des Turcs, mais le dévastateur inintelligent du Parthénon. Ces deux marbres, chose tout à fait étrange et inexplicable, portent des caractères de l'alphabet des anciens Scandinaves qui n'avait que seize lettres, et qu'on retrouve encore en Suède. Ces empreintes runiques sont-elles descendues du Nord, ou sont-elles remontées du Midi? C'est à cette dernière supposition qu'on s'arrête, et tout porte à croire que ces barres horizontales et verticales dérivent du phénicien, et qu'elles auront été apportées dans la Baltique par quelques marins de Tyr ou de Sidon, regardés comme les premiers navigateurs de l'antiquité.

Nous avons repris notre gondole, salué la villa d'Henri V et vogué vers le Lido, cette île charmante, chantée par Lord Byron, où l'on va en partie manger des poissons délicats, des fruits exquis, et prendre des bains dans un casino élégant dont les terrasses surplombent la mer, et dont la vue n'a plus de limites. Nous sommes en face des côtes accidentées de la Grèce, en face de cette terre si riche aussi des souvenirs du passé. Ah ! que ne pouvons nous déployer des ailes et voler jusque là. Mais un bruit sourd, comme le galop d'un cheval dans le lointain, nous ramène à la réalité ; nous nous retournons juste à temps pour voir disparaître, aussi vite qu'entrevu, un grand diable de



bucéphale lancé à fond de train. Serait-ce une vision de Mazeppa ou du cheval de l'Apocalypse ! Ni l'un ni l'autre assurément ; mais ici ce simple cheval et ce modeste cavalier prennent à nos yeux surpris des proportions fantastiques. C'est le premier et dernier coursier que nous aurons vu pendant notre séjour à Venise. En quittant le Lido, l'allure tranquille de notre coche vénitien nous a conduits aux jardins publics. Oui, vous avez bien entendu : un jardin assez pâle, établi par ordre de Napoléon I<sup>er</sup> en 1807, et qui n'a de remarquables que ses cactus gigantesques qui s'étalent sur les gazons verts. Puis nous sommes revenues vers le grand canal bordé de nombreux poteaux peints des couleurs les plus vives, et qui ont le double but d'arrimer les gondoles, et de les empêcher de dégrader les murailles en les frappant de trop près. Quelle voie princière, quelle avenue féérique, que cette promenade sur les flots adoucis de ce grand S majuscule de quatre kilomètres de long, et où se mirent et se déroulent les profils superbes, des façades grandioses, brodées et festonnées de sculptures, aux colonnes altières, aux portiques majestueux, de tous ces beaux palais dont quelques-uns, comme l'Académie des Beaux-Arts, gardent encore des trésors. Les palais et toutes les demeures ouvrent sur les canaux : Quelques portes dérobées s'aventurent seulement dans les ruelles ; car ces hôtels n'ont généralement ni cour, ni jardin, ni dépendances, et l'on décore du nom de jardin une plate-bande d'herbe et un rideau d'arbres. Cependant trois ou quatre palais font exception, et réalisent le rêve de tout riche vénitien : avoir un pan de terre à soi ! Ils ont positivement

des corbeilles de fleurs, des massifs d'arbres et des tapis de verdure. Hélas ! trop de ces magnifiques palais sont dans un état de délabrement qui prouve une décadence absolue. Ils sont déserts, et leurs maîtres, jadis revêtus de pouvoir et d'opulence, trop pauvres aujourd'hui pour les garder, se sont vus contraints de les vendre à l'encan. On en a fait des hôtels, des tavernes, des maisons garnies, et les propriétaires actuels, petits bourgeois mesquins, les louent par étage, ou même par chambre, au mois et à la quinzaine, et pas cher, je vous assure. C'est sordide et navrant, mais qu'y faire ! D'ailleurs n'a-t-on pas vu, pendant un moment, un trafic plus honteux encore ? On a vu des Anglais, avec leur esprit nomade on les rencontre partout, pris de cette fièvre de l'antique qui brisait tout à Rome, on les a vus ici démolir ces beaux palais, achetés à vil prix par eux, en numérotant les marbres, en charger des navires, et les expédier dans leur Angleterre, trouvant charmant de défigurer cette belle et malheureuse Venise, et de transplanter ainsi tous ces monuments italiens de l'art et de l'histoire dans leur brumeuse patrie. On a heureusement coupé court à ce vandalisme, et Venise est encore restée assez elle-même pour nous rappeler ses splendeurs, voilées cependant d'une inexprimable mélancolie. Le rayonnement de ses immenses richesses s'est éteint, le prestige de ses armées triomphantes s'est évanoui, et la triple rangée de ses navires de guerre, qui l'entouraient comme d'une éclatante ceinture, a disparu pour jamais. Le soleil se joue aux cimes de tous les beaux palais qui ont survécu, et sourit à la vague azurée qui les caresse toujours, mais

ce n'est plus la vie, et l'immuable nature mène le deuil de Venise du même front radieux qu'elle conduisait autrefois ses fêtes, quand son carnaval attirait les étrangers de toute l'Europe, ou que le peuple en liesse acclamait les soldats victorieux, qui venaient de lui conquérir une province de plus. Aujourd'hui faire vivre cette ville unique et sans pareille est la préoccupation constante de ses habitants. Toutes les digues qu'on a créées et qu'on relève sans cesse, pour contenir la mer, sont d'un travail et d'un prix considérables. En 1740, chaque pas vénitien, de la digue (cinq pieds de long), revenait à sept cents francs, et maintenant qu'on a reconnu la nécessité de donner plus de solidité encore à cet ouvrage, on calcule que chaque mètre coûte quinze cents francs. Cette aimable touriste qui nous disait avec un aplomb superbe : Moi je ne vais pas à Venise, il n'y a plus d'eau (hein ! voyez-vous d'ici l'Adriatique à sec, et la Méditerranée par compte puisqu'elles sont sœurs), m'a rappelé ce bavard de l'antiquité qui s'en allait partout annoncer la chute du Pont-Euxin dans la mer. Vraiment il y a des gens qui vous disent les plus grosses bêtises sans sourciller, de l'air le plus aisé et le plus sûr de soi. Cette intelligente voyageuse ignorait que, d'après le calcul des savants, l'accroissement du niveau de la mer étant de quatre pouces par siècles du côté des lagunes, Venise finirait nécessairement par s'abimer dans les flots, non point parce qu'elle y descendra, mais parce que les eaux monteront.

Mais revenons aux palais : plusieurs, comme dans

toute l'Italie, sont des musées dont les propriétaires jouissent moins, en définitive, que le public admis tous les jours à les visiter.

Nous avons donc admiré de nouveau des peintures de maîtres, des marbres antiques et des bronzes modernes, puis des miroirs, des lustres, des girandoles des fabriques environnantes, et des poteries de tous les temps, faïences de Florence, potiches de vieux Chine, service de jeune Sèvres, des meubles magnifiques ou charmants, dans tous les genres et de toutes les formes, où le luxe et la fantaisie se sont donné libre carrière.

La chambre à coucher d'une très-grande dame, petite maîtresse, nous a frappées par sa délicieuse élégance. Tout le mobilier est bleu et or, meubles, tapis, tentures; et le dessus de lit, en vieille guipure de Venise, qui coûta jadis douze mille francs, en vaut le double aujourd'hui. Si je ne vous cite que cette chambre, quoique tout le palais soit à l'avenant, c'est que nous avons encore à parcourir, et avec un grand intérêt cette fois, l'ancienne demeure de la duchesse de Berry.

Cen'est pas une tempête dans un verre d'eau, c'est une ville dans un palais qui ne compte pas moins de cent quarante pièces, et en plus un carré de terre végétale. Pour Venise, c'est même un jardin, où la nature a bien voulu laissé tomber quelques reflets de ses beautés. L'intérieur se divise en grandes salles de réception, de concert, de théâtre, de danse; chapelle et oratoire, appartements particuliers, salons intimes, boudoirs,

chambres à coucher, sans compter le dédale des appartements de service et du personnel, un anonde toujours très-affairé et très-mouvant.

Ce palais fut cédé par les derniers descendants de la famille Vendramini, qui obtinrent de la duchesse de conserver un seul appartement dans leur splendide palais pour y finir leurs jours. Ils y sont morts en effet, et plus d'une fois la princesse regretta le voisinage perdu de ces aimables vieillards. A son tour, elle est partie pour le grand voyage d'où l'on ne revient pas, et cependant il semble qu'on l'attende encore (on n'a pas dérangé un coussin), et qu'elle va revenir s'asseoir dans le haut fauteuil de son cabinet de travail, ouvrant sur le grand canal, devant son ouvrage favori, une tapisserie dont les laines sont là, emmêlées à l'aiguille restée attachée au métier. Dans le grand salon nous nous sommes arrêtées devant deux colonnes d'un marbre jaune et splendidement beau, comme nous en avons peu vu. Ces colonnes, nous a répondu le guide interrogé par notre regard admirateur, proviennent du temple d'Ephèse. Oui, ma chère amie, de ce temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, brûlé par Erostrate, et que Catherine Cornaro rapporta à Venise après avoir quitté son royaume de Chypre et Jérusalem.

Vous voyez qu'on retrouve continuellement dans cette belle Italie le respect de la conservation et le culte du souvenir. Et, puisque j'ai prononcé le nom de cette reine charmante, entrons dans son palais, appelé Corner della Regina. Hélas! lui aussi se ressent des injures du temps et de celles des hommes. Seuls, ses

souvenirs le sauvent de l'oubli. Jadis il fut une merveille, à l'époque où Catherine l'habitait sans arrière-pensée, sans songer que bientôt, cette même année, 1470, il faudrait partir pour suivre l'époux qu'elle venait d'accepter, Jacques III, roi de Chypre et de Jérusalem, et dernier descendant de Guy de Lusignan, seigneur français, auquel Richard Cœur-de-Lion avait donné ce royaume en 1191. Jacques, inquiet par le pacha d'Égypte, n'avait rien imaginé de mieux que d'imiter le Doge qui ne pouvait épouser qu'une vénitienne ; Catherine Cornaro, fille de l'un des plus puissants patriciens, lui fut présentée : entraîné par sa beauté, il se prononça sur-le-champ en sa faveur, et le sénat, pour honorer cette alliance, adopta Catherine et la déclara fille de Saint-Marc ou de la République. Au bout de cinq ans de mariage, Jacques mourut sans postérité. Catherine lutta plusieurs années pour rester maîtresse de ses États ; mais, entourée d'écueils, elle finit par remettre la direction de son royaume entre les mains du Doge, faisant abandon de sa couronne au profit de la République. Elle se retira alors à Padoue ; mais le sénat, craignant de sa part quelques retours vers le passé, lui rendit la vie si dure dans cette ville, qu'elle se vit contrainte de revenir à Venise, où, l'ayant sous la main, on lui laissa plus de liberté. Sa vie, troublée sur les degrés du trône, devint plus douce au centre de l'amitié ; elle se consola aussi de ses ennuis par l'étude des belles lettres. Toujours reine par ses vertus, et tenant de son esprit et de sa beauté un sceptre et une couronne qu'aucune oppression ne pouvait lui ravir, elle sut s'entourer d'une

cour d'amis, qui lui restèrent fidèles et dévoués jusqu'à son dernier jour. A bien des siècles de distance un autre Jacques devait s'inspirer de cette belle Catherine Cornaro et raviver sa mémoire. N'est-elle pas l'héroïne de la *Reine de Chypre*, ce charmant opéra de Jacques Halévy.

Voici également le palais d'une reine... de la danse, mademoiselle Taglioni, qui a su bien choisir entre les plus beaux. Admirez également le groupe des trois palais Mocenigo, illustrés par les Doges et l'historien de ce nom et par le séjour de lord Byron, qui traîna à Venise ses chats, chiens, paons, poules, sans omettre son favori, un singe ; enfin toute sa ménagerie, telle qu'il l'avait à Pise, lorsqu'il habitait le palais Lanfranchi. Il trouva, dans le voisinage des palais Mocenigo, une non moins belle mais plus violente fornarina que celle de Raphaël, et il fut souvent chercher près d'elle l'inspiration, lorsqu'il composait son *Don Juan* et son *Marino Faliero* (le seul Doge qui ait été traître à son pays), s'inspirant des lieux mêmes où se déroula cette tragique et lamentable histoire.

Voici encore le palais Foscari, qu'Henri III habitait son séjour à Venise. Bordone l'enrichit de ses peintures, et il porte le millésime du XV<sup>e</sup> siècle, qui l'a marqué au sceau du style le plus pur.

On visite aussi le palais du dernier des Doges, Manin, si bien dépeint en deux mots, révolutionnaire par principe, homme d'ordre par nature ; le palais Trèves qui garde religieusement les deux derniers ouvrages de Canova, *Hector* et *Ajax* ; et une demeure délicieuse, la *Ca d'oro* pour *Casa d'oro*, *Maison d'or*,

fouillée, sculptée et brodée par le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, dont les chefs-d'œuvre mêlés aux modernes élégances de l'Orient, en font la plus ravissante habitation qu'on puisse rêver. Les têtes architecturales sont remarquables ici comme dans presque tous les monuments de Venise, où l'on voit des chefs de géants, des chevaliers avec casques baissés ou visières relevées, des têtes d'hommes et de femmes aux cheveux différemment noués.

Passons rapidement devant le palais Giustiniani qui jadis tint rang parmi les premiers, et qui de décadence en décadence a fini par devenir l'hôtel de l'Europe, et faisons une longue pause au palais Cavalli, un vrai musée composé de belles peintures et de riches collections. Il appartient au comte de Chambord qui n'y vient plus depuis les envahissements du roi d'Italie, et cependant nous avons déposé nos cartes dans une coupe qui en contient des milliers, ce qui prouve une fois de plus que la pensée ignore l'espace et la distance, lorsqu'elle les franchit pour rejoindre ceux que le souvenir garde toujours présents. aussi, notre cœur à son tour, s'est-il envolé vers le maître de ce palais, vers le Roi exilé de la mère patrie, dont le bonheur est son vœu le plus cher.

Oui le Roi ! car il y a une chose qu'on ne peut lui ôter, c'est l'honneur d'être le représentant de ce que Royer-Collard nomme l'idée la plus profonde et la plus féconde à la fois qui soit jamais entrée dans les sociétés modernes, la *légitimité*.

Il y a encore bien d'autres palais disséminés sur les différents canaux. C'est beau et triste, beau pour l'art



qui a inscrit ses fastes sur des pages de marbre, triste pour l'histoire, puisque chaque muraille révèle l'abandon ou les mystères de quelques drames sanglants.

Voici donc ce magnifique palais des ducs ou Doges d'où sortirent tant de sentences terribles à l'adresse de grands coupables sans doute, mais aussi d'illustres innocents ! Cet édifice ogival de l'austère république, où le mauresque et l'italien se marient avec tant de bonheur, à l'aspect étrange et grandiose, sévère et élégant, laisse une impression ineffaçable. Grands portiques, lions ailés, murailles à damier rouge et noir, brodées et semées de sculptures courant partout, statues nombreuses aux figures originales, galeries à jour et colonnes innombrables, tel est, au premier coup d'œil, l'ensemble qui miroite à vos yeux éblouis. La même fascination vous attend à l'intérieur ; aussi je suis loin d'approuver la boutade humoristique du président Des Brosses : « Le palais des Doges dit-il, est un vilain monsieur s'il en fut jamais, massif, sombre et gothique du plus mauvais goût ; les appartements, selon l'ordinaire des vieux palais, sont mal distribués, mal tenus, et assez obscurs ; le Doge est logé dans ce palais, et c'est de tout les prisonniers d'Etat le plus mal gité à mon gré. » Le pétulant magistrat a bien certainement voulu voir les choses comme personne pour être tout seul de son avis. Hein ! que dire de cette définition d'un monument qui passe à bon droit pour une merveille, si ce n'est que l'on ne peut plaire à tous et à chacun, quoi qu'on fasse, qu'on marche à côté de son âne, qu'on monte dessus ou qu'on le porte.

Châteaubriand s'exprime différemment : « Dans

toute construction. la base est ordinairement forte, et le monument diminue d'épaisseur à mesure qu'il envahit le ciel; le palais Ducal est tout juste le contraire de cette architecture naturelle, et c'est là le secret de son étrange et incomparable beauté. La base, percée de légers portiques que surmonte une galerie en arabesques endentées de quatre feuilles de trèfle à jour, soutient une masse carrée presque nue; on dirait une forteresse bâtie sur des colonnes, ou plutôt un édifice renversé, planté sur son léger couronnement, et dont l'épaisse racine serait en l'air. »

La cour d'entrée garde deux magnifiques citernes, à margelles de bronze, découpées par la main d'un artiste et dorées par le frottement continuel des jolies tyroliennes, qui viennent sans cesse remplir, non leur amphore comme la Samaritaine du Christ, mais de grandes jarres de cuivre brillant; puis on pénètre dans le palais par l'escalier des Géants, qui doit son nom aux deux statues colossales de Sansovino, *Mars* et *Neptunc*. C'est sur le palier d'un autre escalier, celui-ci n'ayant été construit qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, mais dans le même emplacement, qu'eut lieu le supplice de Faliero. Celui-ci oublia ses serments de fidélité à la République, et pour se venger d'une parole injurieuse échappée aux lèvres d'un patricien, Mikaeli Steno, il veut punir Venise entière et conspire contre elle. Oui, dans ces lieux où il avait reçu le manteau et la couronne ducale, or et velours cramoisi, assez semblable à un bonnet phrygien, il eut la tête tranchée et son sang arrosa les dalles de ce beau palais qu'il venait à peine d'achever. Du reste, la bonne République n'y allait pas

de main morte, et aucune considération ne l'arrêtait lorsqu'elle s'imaginait son salut en danger : ni la position, ni l'intelligence, ni le talent, ne trouvaient grâce à ses yeux. Bassagnio, l'architecte de ce beau palais, y fut décapité et Calendario son décorateur, y subit la pendaison. On franchit ensuite l'escalier d'or (scala d'oro), qui justifie pleinement son nom. Il est entièrement revêtu de stucs peints des couleurs les plus rutilantes, et son entrée est gardée par *Atlas*, pliant sous le poids trop lourd d'un globe d'azur étoilé d'or, qui figure le Monde, et qu'*Hercule*, de sa main puissante, lui aide à soutenir.

C'est alors que s'ouvre l'immense enfilade des salles où l'art ruisselle sous toutes les formes, mais où Venise la somptueuse ne peut faire oublier Venise la cruelle. Que de drames douloureux se sont déroulés en ses murs ! Combien de malheureux ont parcouru machinalement ces appartements superbes sans en comprendre les beautés, absorbés par leur propre infortune ; combien, en franchissant le seuil de ce magnifique palais, ont senti l'espérance s'enfuir et se sont trouvés seuls, abandonnés, dans les ténèbres du désespoir et les tortures de l'agonie.

La grande salle du Conseil, mesurant cinquante-quatre mètres de long sur vingt-six de large, est toute lambrissée et plafonnée de peintures merveilleuses. Le Tintoret y a reproduit, dans une immense composition, la plus grande toile qui existe, les gloires du Paradis. Véronèse et Palma-le-Jeune y racontent les fastes de Venise, qu'on aperçoit sous les traits d'une reine victorieuse et superbe, le front ceint d'un diadème de

palmes. Plus loin, on la retrouve entourée d'une auréole de rayons d'or, marchant sur les nuages au milieu d'un cortège nombreux de divinités olympiques qui la mènent à l'apothéose. La frise est décorée des portraits de soixante-seize Doges, à commencer par Obelerio IX, en 804 seulement ; car, cette suprême magistrature, conférée à vie, fut donnée pour la première fois à Paoluccio Anafesto, d'Héraclée, lorsque le siège du gouvernement était encore à Malamocco.

A la place que devrait occuper Marino Faliero, recouverte d'un crêpe noir, on lit ces mots : *Hic est locus Marini Falethri decapitati pro criminibus*. Une seule fois cette belle salle du conseil fut changée en salle de fête, au couronnement de la dogaresse Grimani ; mais cela n'arriva qu'une fois, et pas plus que tous les autres appartements du palais, elle ne conserve de souvenirs joyeux. On se sent écrasé de tant de magnificence, ignoré et perdu dans ces grandes salles, et sans la pensée qui relève l'homme, l'on ne prendrait même à ses propres yeux, d'autres proportions que celles d'un atôme.

Mais continuons. Voici les salles du Collège, réservées aux audiences des ambassadeurs, de l'anti-collège, du Sénat, du scrutin ; celles des bas-reliefs, des bustes, des bronzes, des statues : tout cela décoré à l'italienne, avec des pavés de marbres précieux, des murailles cloisonnées d'or, des plafonds à caissons de chêne sculpté, et où le pinceau des artistes vénitiens s'est promené sans intervalles, semant partout des chefs-d'œuvre. Là, sont entassées toutes les merveilles rapportées de Grèce et d'Orient, dépouilles opimes

que l'invincible République alors serait allée conquérir à la proue de ses navires et à la pointe de ses épées jusqu'aux confins du monde. Vous savez le mot spirituel d'un artiste devant cette réunion de choses aussi belles que disparates : « Vraiment Venise ressemble à un pirate retiré des affaires. »

Avant de les quitter pour tout-à-fait, laissez-moi vous dépeindre encore la voûte de l'une de ces belles salles, où la palette originale d'un grand artiste s'est plu à personnifier les douze constellations du Zodiaque à sa manière : Saturne apparaît sous les traits d'un vieillard barbu, assis sur le Capricorne ; à sa droite, il a une faux, à sa gauche une urne ou le Verseau, signe de Janvier ; Jupiter, vêtu en magistrat de l'époque, se tient sur le Sagittaire ; à droite il a un sceptre, signe de commandement, à gauche deux Poissons, signe du mois de Février ; Mars est représenté en guerrier, enfourchant le Bélier ; de la main droite il tient l'épée, symbole de la guerre, et de la main gauche un Scorpion, signe du mois d'Octobre. Un beau jeune homme, inondé de rayons d'or et assis sur le Lion, personnifie le Soleil. Vénus est à demi couchée sur le Taureau et couronnée comme une reine : sa main droite tient un miroir et sa gauche les Balances, signe du mois de Septembre. Mercure repose sur trois figures, à cause de sa triple puissance, sur terre, au ciel et dans les enfers ; il a d'un côté les Gémeaux et de l'autre la Vierge, signes des mois de Mai et d'Août. Cette brillante personnification du Zodiaque se termine par la Lune, représentée sous la figure d'une femme debout dans une gondole. Elle tient de ses doigts effilés un Croissant

à droite et l'Écrevisse à gauche, signe du mois de Juin.

La bibliothèque qui remonte au temps de Pétrarque qui l'enrichit de ses œuvres, et vint maintes fois y travailler quand il habitait Venise, ferait les délices des savants ; elle renferme dix mille manuscrits, et cent vingt mille volumes imprimés. Venise revendique l'invention du papier, et se vante d'avoir été la première ville d'Italie à imprimer, comme elle a été la première ville du monde à s'éclairer la nuit, en l'année 1178.

Nous avons parcouru les appartements privés du Doge, chapelle particulière, parloir, réfectoire, chambres à coucher, tels encore que les habitèrent ces potentats, ces chefs du plus terrible et du plus mystérieux des pouvoirs, marchant en tête de toute la noblesse européenne. Et n'est-ce pas une chose singulière que cette puissance illimitée que possédait l'aristocratie héréditaire dans une république comme Venise, où la considération et la splendeur n'étaient dues qu'aux heureux résultats de l'industrie et du commerce. N'est-ce pas un fait étrange et inexplicable qu'au moyen-âge, alors que la noblesse portait si haut ses étendards, que tous les fiers barons et grands seigneurs n'honoraient que le métier des armes, et se vantaient de ne savoir signer que du pommeau de leur épée, n'est-ce pas étrange, malgré tous les préjugés de l'époque, que cette aristocratie mercantile et industrielle fût considérée par la noblesse féodale et guerrière de l'Europe comme la plus illustre entre toutes. Le livre d'or créé à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, uniquement dans le but d'empêcher la

bourgeoisie vénitienne d'arriver jamais au grand conseil, classant la noblesse par rang, réunit cette phalange de patriciens qui bientôt devait se recruter parmi les puissants et les rois, et former la plus compacte et la plus ambitionnée des aristocraties. Par un décret du Grand-Conseil de Venise, du trois avril 1600 on lisait : *Enrico di Borbone IV Rè di Francia et di Navarra con li figliuoli et discendenti suoi, sia annumerato tra i nobili di questo nostro maggior consiglio.*

Henri IV se fit inscrire au livre d'or, mais il dut passer au scrutin comme tous ceux qui ambitionnent cet honneur, et, ce qui n'a pu s'oublier, c'est qu'une voix, une seule à la vérité, osa s'élever contre lui. Aussi en 1795, lorsque Louis XVIII réfugié à Vérone, où le gouvernement vénitien l'avait d'abord accueilli avec distinction, reçut l'ordre de quitter le territoire de la république, il répondit ces belles paroles : Je partirai, mais j'exige auparavant qu'on me présente le livre d'or pour en effacer le nom de ma famille, et je réclame en plus l'armure de mon aïeul Henri. Devant cette fière et noble réponse la République se radoucit, mais Louis XVIII n'en quitta pas moins cette terre inhospitalière comme sa propre patrie.

Deux ans plus tard le livre d'or n'existait plus. Napoléon vainqueur le fit brûler, en rayant Venise du rang des nations. A cette époque toutes les républiques italiennes avaient leur livre d'or, bien moins important sans doute que celui de Venise ; ils ont tous disparus. Actuellement une seule puissance d'Europe garde le sien, c'est la Russie.

La salle della Bussola n'est à proprement parler, que

l'antichambre du Conseil des Dix. C'est dans cette pièce sinistre que se trouvait la gueule toujours ouverte du lion de saint Marc, destinée à recevoir les dénonciations secrètes. La gueule de bronze a disparu, mais le trou reste là béant et noir comme jadis. Cela fait mal à penser : quoi ! un moment de colère, de haine personnelle, l'envie et le mensonge qui toujours font alliance, une mauvaise plume et un chiffon de papier tenus d'une main mécontente, et l'accusation fausse se mêlant à la dénonciation vraie, cela suffisait pour appeler un honnête homme, un innocent au tribunal de l'Inquisition, dont le jugement, deviné d'avance, était toujours une condamnation. Ah ! nous y voilà, dans cette salle lugubre du Conseil des Dix : tout est en place ; voici les vieux sièges en cuir de Cordoue attestant de longs services, les tables et les écritaires. Involontairement nous parlons bas, un frisson court dans nos veines, nos regards anxieux interrogent les places vides et les portes closes. Mon Dieu, sommes-nous donc ici pour être jugées?... Ce tribunal redoutable va-t-il s'assembler, et allons-nous voir paraître les dix conseillers noirs et les six rouges, qui, en réalité, composaient le Conseil des Dix ? Allons-nous avoir à répondre à ces juges farouches, à ces personnages terribles auprès desquels la pitié « au pied lent » n'arriva jamais ?

Quand le Conseil des Dix avait dressé les rôles des dénoncés, il les remettait au Conseil des Trois ou Inquisiteurs d'Etat, siégeant en robe noire et le visage masqué. C'était la Cour suprême, et l'histoire n'offre rien de semblable aux sévérités et aux cruautés de ces juges impitoyables, qui accusaient, jugeaient et condam-



naient en secret et sans rendre compte à personne, armés de pouvoirs illimités et affranchis de toute responsabilité, ayant droit sans exception sur toutes les têtes, sur celle du Doge même. On raconte à Venise que ce pouvoir était si étendu qu'un jour un de ses membres fut étranglé par ordre de ses deux collègues aidés d'un inquisiteur suppléant. Ce tribunal, créé en 1310 après la conjuration de Boémond Tiepolo, et qui ne devait avoir qu'une durée temporaire, fonctionna aussi longtemps que la République qui le croyait nécessaire à son existence. Quoique moins sévère sur la fin, il ne disparut qu'avec elle. Ainsi ce tribunal où l'on n'inscrivait les sentences qu'en lettres de sang, et ce livre des nobles où on n'écrivait les noms qu'en lettres d'or, créés vers la même époque, eurent la même durée et tombèrent ensemble.

Lorsqu'une condamnation à mort était prononcée, les trois chefs descendaient dans les cachots, torche en main et masque au visage, et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'ils tiraient de ces mêmes prisons les bourreaux et les victimes. Ils donnaient lecture de la sentence aux prisonniers qui leur semblaient les plus aptes au rôle de sicaires ; celui qui acceptait recevait sa grâce sur le champ, et, après avoir prêté et reçu le serment du silence, il sortait à l'instant de prison pour aller préparer le coup...

« Le Conseil des Dix apportait dans les moindres détails de police autant de soin et de sévérité que pour les actes les plus importants de l'Etat. Au dernier siècle un grand seigneur français étant à Venise per-

» dit sa bourse; il se plaignit très-haut de la mauvaise  
» surveillance du gouvernement, il se plaignit même  
» si haut qu'il crut prudent de quitter Venise plus tôt  
» qu'il ne l'avait dit; il partit donc en gondole et il  
» avait déjà gagné la pleine mer lorsque ses gondoliers  
» s'arrêtèrent, refusant de donner un coup de rame  
» de plus; ils avaient aperçu la flamme rouge de la  
» gondole du Conseil des Dix qui les suivait. Le voya-  
» geur se croit déjà au fond d'un sombre cachot, ou  
» peut-être précipité séance tenante, dans les lagunes,  
» lorsqu'enfin le terrible bateau les rejoint, et l'un  
» des hommes qui le montaient lui fait subir cet inter-  
» rogatoire aussi précis qu'effrayant :

» — Monsieur, vous êtes le prince de Craon ?

» — Oui, Monsieur.

» — N'avez-vous pas été volé vendredi dernier ?

» — Oui.

» — De quelle somme !

» — De cinq cents ducats.

» — Où étaient-ils ?

» — Dans une bourse verte.

» — Et soupçonnez-vous quelqu'un ?

» — Un domestique de place.

» — Le reconnaîtriez-vous ?

» — Certainement.

« Alors l'envoyé du Conseil des Dix soulève un man-  
» teau au fond de la barque, et le prince de Craon voit  
» un cadavre tenant à la main une bourse verte.

» Vous voyez que justice est faite, monsieur, lui dit  
» le sbire, reprenez votre bourse que le voleur vous

» rapporte. Partez, et rappelez-vous qu'on ne remet pas  
 » le pied dans un pays quand on a douté de la sagesse  
 » de son gouvernement. »

Rassurons-nous comme le prince de Craon, et admirons cette belle salle qui n'a rien d'effrayant en elle-même, et qui ne paraît si lugubre que par les souvenirs qu'elle rappelle. Murailles et plafond sont enrichis des plus belles peintures, et, jamais voûte plus riante ni plus éclatante ne couvrit réunion plus horrible et plus cruelle, a dit je ne sais quel voyageur.

Cependant la même impression nous suit, le même effroi nous accompagne lorsque nous traversons le pont des Soupirs. Ce n'est pas l'attente du bonheur qui lui a fait donner ce nom, ce n'est pas l'espérance qui a fait battre tant de cœurs qui l'ont traversé, non, mais les horreurs de la torture et le désespoir de la mort! Ce pont, entièrement fermé, couvert, sombre, jeté à la hauteur d'un troisième étage, « peut se comparer à un sarcophage suspendu entre deux rives. » Ce pont, qui sort directement du palais, conduit également aux *puits* et aux *plombs*, ces prisons d'Etat qui gardent tant de secrets. Les *plombs*, ainsi nommés parce qu'ils sont placés sous les toits, livraient le prisonnier à toutes les ardeurs d'un soleil incandescent et aux fureurs de myriades de moustiques et d'insectes, bourdonnant et tourbillonnant comme une buée dans l'air, qui en restait épaissi. La tête de ces malheureux touchait au plafond de feu lorsqu'ils voulaient se tenir debout, et ils pouvaient à peine s'étendre; ils vivaient donc et mouraient dans des souffrances comparables à celles d'une fournaise. Fenimore Cooper appelle les *plombs*

une boîte de métal ardent, et cependant, les plombs furent créés pour remplacer les puits reconnus trop rigoureux. Le supplice des puits était tout différent ; leurs habitants pourrissaient sous terre dans des lieux immondes, où le grand air et le soleil ne pénétraient jamais. Les voilà, ces horribles cellules, aux portes bardées de fer, elles semblent encore attendre leurs victimes ; la paille est en monceau, l'escabeau est dressé, le guichet qui recevait la cruche d'eau et le pain dur ouvre et ferme facilement. Ici encore, tout est en place comme au palais. Avançons encore, nous sommes arrivées au lieu des exécutions, et les instruments de torture ne sont pas loin, à l'arsenal. Voici le croc de la pendaison, le billot de la hache, et le trou glissant et visqueux, par où s'écoulait le sang jusqu'au canal. Ah ! mon Dieu, je crois qu'il y en a encore..... il me paraît tout rouge.. La terreur s'empare de notre esprit, nous frissonnons et notre regard scrute les ténèbres ; car ce n'est pas un rêve, une fantasmagorie, le décor exagéré d'un drame. Non, c'est la réalité, et c'est à la lueur tremblante d'une torche enfumée que nous parcourons ces lieux d'horreur et d'épouvante. Voici enfin la porte basse ouvrant à la hauteur de l'eau ; il me semble distinguer une forme noire dans ces flots sombres : c'est la gondole de la mort, plus mystérieuse que toutes les autres, conduite par un homme au visage voilé. Après avoir reçu un objet long et pesant elle s'éloigne, rapide et silencieuse, et mon imagination la suit au milieu des nombreux canaux creusés dans les gouffres sous-marins des lagunes, où elle se dirige vers le plus large et le plus profond de tous, le canal

Orfanello, celui qu'un décret des Dix prohibe à toute embarcation. Arrivé au centre, le bourreau gondolier saisit la proie qu'on lui a confiée, lui lie un gros boulet et la laisse glisser dans l'abîme qui s'entr'ouvre un instant pour se refermer à jamais sur elle !

Cependant, ces puits ne sont pas tellement sous terre qu'on puisse croire à cette légende d'un prisonnier qui, un jour de fête, étant parvenu à soulever une des dalles de la cour du palais, surgit tout à coup devant le peuple en liesse, comme un fantôme de l'autre monde. Il agite quelques secondes ses bras décharnés, ses yeux hagards, son corps de squelette, puis se sauve et disparaît sans qu'on ait jamais pu le retrouver, pendant ce premier moment de stupeur, qui paralyse toujours la foule, quand se déroule sous ses yeux une scène de cette nature, aussi saisissante qu'imprévue.

En compensation, on raconte aussi qu'un prisonnier sortit gros, gras et vermeil de ces oubliettes après dix-huit ans de captivité ; il avait vécu comme un crapaud dans l'intérieur d'une pierre. Chateaubriand, qui raconte aussi cette histoire, ajoute : « Honneur à la race humaine ! quelle belle chose c'est. »

Ces antres formidables, sans issue, ont été le séjour du jeune Foscari, accusé d'avoir reçu des présents de princes ennemis de la République. C'est là qu'à trois reprises différentes il subit la torture, dont il finit par mourir en démence. C'est alors que son vieux père, le Doge, à qui Venise doit une partie de ses gloires, abreuvé de tant de chagrins, calomnié par l'envie, abandonné de ses proches, se vit contraint d'abdiquer sa dignité, puis vint l'heure où il entendit la grosse

cloche de Saint-Marc sonner à toutes volées, en l'honneur de celui qui allait le remplacer. En ce jour le ciel était en fête comme la ville ; le soleil était d'or et la mer d'azur, les airs étaient remplis de cris bruyants et de carillons joyeux, qui retentissaient douloureusement dans son âme comme un glas d'agonie. Il ne put supporter cette dernière émotion qui résumait toutes les autres ; au moment où il voulait fuir encore plus loin, tout au fond de son palais, il tomba raide mort.

C'est ici que Carmagnola subit la torture et la mort, en récompense de ses victoires et après avoir battu, en 1427, à Macalo, les quatre généraux les plus habiles d'Italie, François Sforza, Piccinino, Ange de la Pergola et Guido Torello ; mais sa générosité envers les vaincus, et quelques revers éveillent les soupçons de la défiante république. Il est rappelé à Venise, reçu triomphalement le premier jour, puis jeté aux fers le second, jugé et condamné sans appel le troisième.

C'est encore ici que le dernier des Carrara eut la tête tranchée. Quelques années auparavant, son père et ses deux frères y avaient été traîtreusement pendus, car, une fois entrée dans cette horrible voie de soupçon, d'inquisition et d'exécution, Venise tournait dans un cercle de fer et de sang, dont elle ne pouvait plus sortir, même quand elle l'aurait voulu.

C'est encore ici que Zeno, grand amiral de Venise, vainqueur de tant de batailles, tout à coup soupçonné, sans preuve, de s'être laissé corrompre par François Carrara, languit deux ans dans ces infâmes cachots. Cependant, toujours fidèle malgré l'ingratitude, Zeno,

appelé de nouveau devant le Conseil, répond encore cette fois avec le calme et la dignité d'une conscience tranquille, et termine sa chaleureuse défense en s'écriant : « S'il est quelqu'un parmi vous qui soit couvert de plus de cicatrices que moi, qu'il se lève et qu'il se déclare meilleur citoyen. » Ces derniers mots soulèvent l'assemblée en sa faveur : son innocence se fait jour, et, pour la première fois, de la bouche de ces juges inflexibles, la clémence va sortir ! Zeno fut rendu à sa patrie et au peuple qui l'adorait.

C'est encore ici que l'aventurier Casanova de Saint-gall rêva de reconquérir la liberté et y parvint après avoir accompli des miracles d'habileté dignes du baron Frédéric de Trenck.

Comme tous ses pareils, notre guide, qui sait par cœur les palais, les statues, les tableaux et les histoires, ne manque pas non plus de nous montrer la cellule de Silvio Pellico et de s'apitoyer à sa manière sur les malheurs de ce pauvre jeune homme, égaré par les rêves de l'indépendance, et qui repose depuis vingt ans dans le cimetière de Turin. Malgré les longs détails que Silvio donne lui-même sur sa captivité, plusieurs historiens persistent à croire qu'il ne fut jamais logé sous les plombs. Voici cependant ce qu'il écrit à ce sujet, et cette description est d'une si rigoureuse exactitude qu'il est impossible d'en douter.

« Je suivis le geôlier en silence. Après avoir traversé  
» quelques passages et quelques salles, nous arri-  
» vâmes à un petit escalier qui nous conduisit aux  
» Plombs, célèbres prisons d'Etat sous la République.  
» Là, le geôlier enregistra mon nom et m'enferma

» dans la chambre qui m'était destinée. Ce que l'on  
» nomme les Plombs, c'est la partie supérieure de  
» l'arrière-palais des Doges qui est toute couverte en  
» plomb. Ma chambre avait une grande fenêtre avec  
» une énorme grille de fer, et donnait sur le toit, éga-  
» lement en plomb, de l'église Saint-Marc. Au-delà de  
» l'église, je voyais, dans le lointain, l'extrémité de la  
» Piazza et de toutes parts une infinité de coupoles et  
» de clochers. Le gigantesque Campanile n'était éloi-  
» gné de moi que de la longueur de l'église, et j'enten-  
» dais ceux qui, placés à son sommet, parlaient un peu  
» haut. On voyait encore, du côté gauche de l'église,  
» une portion de la grande cour du palais Ducal, et sa  
» Porta della Charta. Dans cette portion de cour est un  
» puits où l'on venait constamment puiser de l'eau...  
» Dans mon ennui, je donnai mon attention à quel-  
» ques fourmis qui cheminaient sur ma fenêtre : je les  
» nourris si somptueusement qu'elles allèrent chercher  
» une armée de leurs compagnes, et ma fenêtre fut  
» bientôt pleine de ces petits insectes. Je donnais  
» pareillement mes soins à une belle araignée qui ta-  
» pissait une des parois de ma prison. Je la nourris-  
» sais avec des moustiques, et elle devint familière  
» au point de venir sur mon lit et sur ma main, saisir  
» sa proie entre mes doigts. Plût à Dieu que ces in-  
» sectes eussent été les seuls à me visiter ! Nous étions  
» encore au printemps et déjà les moustiques se mul-  
» tipliaient d'une manière effrayante. Les chaleurs  
» arrivèrent bientôt ; il est impossible de dire à quel  
» point l'air s'échauffa dans le gîte que j'habitais. Placé  
» en plein midi, sous un toit de plomb, ayant une fenêtre



» en regard du toit de plomb de Saint-Marc, dont la  
» réverbération était ardente, j'étais suffoqué ; je n'a-  
» vais jamais eu l'idée d'une chaleur si accablante. A  
» ce cruel supplice venaient se joindre des moustiques  
» en si grand nombre que, pour peu que je fisse un  
» mouvement et les excitasse, j'en étais couvert ; le  
» lit, la table, la chaise, le sol, les murs, la voûte, tout  
» en était plein et l'air en contenait une multitude in-  
» finie qui allaient et venaient sans cesse par la fenêtre,  
» en faisant entendre un bourdonnement infernal. Les  
» piqûres de ces animaux sont douloureuses, et quand  
» on en reçoit du matin au soir et du soir au matin, et  
» qu'il faut subir l'incessant ennui de penser aux  
» moyens d'en diminuer le nombre, c'est trop de  
» souffrance pour l'âme et le corps... Quand le soleil  
» descendait sous l'horizon, c'était pour moi l'heure de  
» la prière ! Oh ! comme je sentais Dieu ! comme je lui  
» rendais grâce de trouver toujours un nouveau moyen  
» de ne pas laisser languir les puissances de mon âme  
» et de mon cœur ! Comme je sentais se raviver en  
» moi la mémoire de tous ses dons précieux ! Je me  
» mettais debout sur la fenêtre, les bras passés entre  
» les barreaux, les mains jointes. L'église Saint-Marc  
» était au-dessous de moi : une multitude prodigieuse  
» de pigeons en liberté roucoulaient amoureusement,  
» voltigeaient, faisaient des nids sous ce toit de plomb ;  
» le ciel le plus magnifique était là, devant moi : je do-  
» minais toute cette partie de Venise, que l'on pou-  
» vait découvrir de ma prison. Dans ce lieu miséra-  
» ble, mais saisissant, je conversais avec Celui dont  
» les yeux seuls pouvaient me voir ; je lui recomman-

» dais mon père, ma mère, et, une à une, toutes les  
» personnes qui m'étaient chères, et il me semblait  
» l'entendre me répondre : Mon fils, aie confiance !...  
» Alors je terminais ma prière attendri, fortifié, et peu  
» sensible aux piqûres des moustiques... »

Mais passons. Rappeler tous ces drames sanglants, ce serait reprendre l'histoire de Venise, bien des fois écrite et qui remplit tant de volumes, et certes ce n'est pas cette tâche au-dessus de mes forces que j'ai entreprise. Non, mais nous emporterons un cher et douloureux souvenir de cette ville née de la terreur inspirée par Attila, et tombée au souffle puissant d'un autre conquérant, Bonaparte ; de cette ville qui, pendant des années fut la plus riche et la plus florissante du monde, immortalisée par les arts (Rome même n'a pas une auréole poétique plus brillante que celle de Venise) ; de cette ville dont le courage fut aussi grand que les malheurs, et dont la renommée demeure à jamais sacrée pour tous !

La Fenice est le plus élégant des théâtres : il ne peut contenir que trois mille personnes, mais quelle aisance et quel confort dans les loges ! Du reste, madame de Staël, en quelques traits heureux, a très-bien rendu la physionomie des théâtres italiens : « Les loges sont converties en autant de petits salons, où l'on ne cesse de babiller que pour écouter, et encore souvent avec beaucoup de distractions, l'air favori. C'est seulement pendant la représentation du ballet que règne dans la salle le plus grand silence ; alors les yeux et les oreilles, tout est au spectacle. »

On joue beaucoup ici les opéras de Verdi, dont le

nom est formé des cinq lettres de la fameuse devise : *Victor-Emmanuel, Roi d'Italie*, les Vénitiens préférant encore la domination piémontaise au joug autrichien.

Je vous rapporte un collier de ces jolies perles comme on n'en trouve qu'à Venise. Dans la fabrique où nous les avons achetées, avec quantité de menues objets, également en verre, on a reproduit devant nous, séance tenante, et pour nous les offrir, quelques unes de ces perles, et je vous assure que ce n'est pas un travail aussi facile qu'on pourrait le croire; il faut du goût, de l'habileté, et des doigts légers et délicats. A la lueur d'une faible lampe, et travaillant dans la flamme même, l'ouvrier polit, dore, émaille cette petite boule qu'il a prise tout unie et qui sort brillante et parée de ses mains. Nous avons vu filer le verre fin et ténu comme des cheveux, si vapoureux qu'il ne se brise pas en tombant, et dont on fait des riens charmants ; mais ce qui nous a bien étonnées, ce que le marchand était tout fier de nous montrer, c'étaient des chignons de ce même verre filé, où boucles, tresses, rouleaux d'or ou d'ébène, étaient si artistement groupés, qu'il nous a fallu les toucher pour nous bien persuader qu'ils n'étaient pas en cheveux. Du reste, ces coiffures arrivaient de Vienne, en Autriche, où elles avaient eu les honneurs de l'exposition.

Nous avons encore admiré des coupes, des girandoles, des lustres, et ces élégants miroirs de Venise, qui fut longtemps sans égale pour leur fabrication. L'encadrement fait partie de la glace, les fleurs, oiseaux et arabesques qui l'entourent semblent coulés dans

le même morceau de verre. Beaucoup de lustres et de miroirs sont ornés de fleurs peintes au naturel, grimant et s'enroulant tout à l'entour. C'est étrange et tout-à-fait couleur locale ; mais je trouve ces enluminures écrasantes et d'un goût médiocre, et je préfère de beaucoup les ornements complètement blancs. Je ne sais si ce sont les cheveux de verre qui font concurrence aux vrais cheveux, mais les coiffeurs étalent des tresses ou plutôt des câbles de cheveux magnifiques à des prix fabuleux de bon marché. Ils ignorent sans doute qu'en France, les cheveux noirs, aile de corbeau, et les blonds cendrés, à reflets d'or, se vendent aujourd'hui trois cents francs la livre, sans cela ils en enverraient des cargaisons.

Très-chères, en revanche, les guipures qui ne valent pas, à mon avis, nos belles dentelles d'Alençon et nos riches points à l'aiguille. Cependant on vous demande très-bien cent cinquante francs d'un simple fichu, d'un fil médiocrement fin et d'un dessin courant. Les marchands de bric-à-brac, fort séduisants aussi, font pendants aux dentellières ; car ils exagèrent trop le prix de leurs richesses artistiques et de leurs vieux meubles, et vous traitent tout-à-fait en amateur, vous demandant des prix féroces, des sommes folles, d'objets dont le principal mérite est une valeur de convention ou de souvenir.

Hélas ! il faut partir, il faut quitter cette ville magique ; le ciel est plein de rayons et la terre de sourires, et notre gondole nous attend pour la dernière fois. Adieu, sirène de l'Adriatique, Venise l'enchanteresse, adieu ! Nous n'irons plus le soir rêver sur tes plaines

liquides, à l'heure où la terre et le ciel s'allument. A cette heure, tout change d'aspect, et la réalité se présente sous toutes les formes charmantes de la poésie. La mer est bleue, le ciel est bleu, les maisons sont bleues, c'est un éblouissement, une véritable féerie, et c'est ce mirage merveilleux qui rend les fêtes de nuit indescriptibles à Venise, toutes les lumières se déroulant dans les eaux transparentes comme des rubans d'or, comme des serpents de feu, les rendent aussi étoilées que le firmament. Et vous voguez ainsi dans l'azur, au milieu des étoiles ; il y en a partout, plus encore peut-être sous vos pieds que sur votre tête à demi couchée dans votre gondole, qui passe silencieuse et fend les ondes comme une ombre ; elle glisse, elle vole, semblable à cette barque céleste que nous montre le Dante, suivant d'autres gondoles éclairées de lanternes, vénitiennes pour le coup, et chargées de musiciens et de chanteurs délicieux, comme on n'en rencontre nulle part, et dont les voix mélodieuses retentissent dans la nuit comme des chants divins, comme un écho des autres bords. On passe ainsi des heures entières dans l'extase, dans le ravissement, sans avoir conscience de la vie qui s'échappe, du temps qui fuit, sans songer que ce rêve va finir, et qu'il faudra quitter pour toujours ces flots infinis, ces vagues éternelles, cette mer qui frissonne sous le souffle de Dieu !...